DISCOVRS

DE

LA SERVITVDE

VOLONTAIRE

Entre Helies et iehan Gabourin freres appelans du Seneschal d'Albret ou son lieutenant au Siege de Castelgeloux et demendeurs l'interinemant de certaine requeste d'une part

Et Simone Gabourin intimée et deffenderesse a ladicte requeste d'aultre

Veu le proces ladicte requeste desdictz appellans du septiesme mai mil cinq cens soixante et un tendant auls fins pour les causes i contenues mettre l'appel et ce dont a este appellé au neant sans amande et despans et aultres pieces et productions des parties

Il sera dict que la Court met l'appel au neant sans amande et ordone que ce dont a este appellé sortira son plain et entier effect condamne lesdictz appellans envers ladicte intimée auls despans de la cause d'appel la taxe d'iceuls a ladicte Court reservee

Alesme ... relator ... Senta

Delaboetie

Messieurs les presidans
Alesme
Omonie
Messieurs de la Guane
Arnoul
Limor
De la taske
Le coute
Du duc
De la Boetie

(Fac-simile d'un rapport autographe de La Boétie.)



DISCOVRS

DE LA

SERVITVDE VOLONTAIRE

D'AVOIR plufieurs feigneurs aucun bien ie n'y voy;
Qu'vn, fans plus, foit le maiftre, & qu'vn feul foit le roy,

ce difoit Vliffe en Homere, parlant en public. S'il n'euft rien plus dit, finon

D'auoir plufieurs feigneurs aucun bien ie n'y voy,

c'eftoit autant bien dit que rien plus; mais, au lieu que, pour le raifonner, il falloit dire que la domination de plufieurs ne pouuoit eftre bonne, puifque

VARIANTES

1.
D'auoir plufieurs feigneurs aucun bien ie ne voy:
Qu'vn fans plus foit le maiftre & qu'vn feul foit le roy,

« ce dit Vlyffe en Homere, parlant en public. S'il n'euft dit, finon

D'auoir plufieurs feigneurs aucun bien ie ne voy,

cela eftoit tant bien dit que rien plus ». — Les variantes qui ont été relevées en notes sont extraites des *Memoires de l'Eftat de France fous Charles neufiefme,* à moins d'indications contraires.

7. « pour parler auec raifon ».

la puiſſance d'vn ſeul, deſlors qu'il prend ce tiltre de maiſtre, eſt dure & deſraiſonnable, il eſt allé adiouſter, tout au rebours,

Qu'vn, ſans plus, ſoit le maiſtre, & qu'vn ſeul ſoit le roy.

Il en faudroit, d'auenture, excuſer Vliſſe, auquel poſſible lors eſtoit beſoin d'vſer de ce langage pour appaiſer la reuolte de l'armee; conformant, ie croy, ſon propos plus au temps qu'à la verité. Mais, à parler à bon eſcient, c'eſt vn extreme malheur d'eſtre ſubiect à vn maiſtre, duquel on ne ſe peut iamais aſſeurer qu'il ſoit bon, puiſqu'il eſt touſiours en ſa puiſſance d'eſtre mauuais quand il voudra; & d'auoir pluſieurs maiſtres, c'eſt, autant qu'on en a, autant de fois eſtre extremement malheureux. Si ne veux ie pas, pour ceſte heure, debattre ceſte queſtion tant pourmenee, ſi les autres façons de republique ſont meilleures que la monarchie, ancore voudrois ie ſçauoir, auant que mettre en doute quel rang la monarchie doit auoir entre les republicques, ſi elle en y doit auoir aucun, pour ce qu'il eſt malaiſé de

VARIANTES

5. « Toutesfois à l'auanture il faut excuſer Vliſſe, auquel poſſible lors il eſtoit beſoin d'vſer de ce langage, & de ſ'en ſeruir pour appaiſer la reuolte de l'armee, conformant (ie croy) ſon propos ».

10. « duquel on ne peut eſtre iamais aſſeuré qu'il ſoit bon ».

13. « c'eſt autant que d'auoir autant de fois à eſtre extremement malheureux ».

15. « tant pourmenee aſauoir, ſi les autres façons ».

17. « A quoi ſi ie voulois venir, ancore voudrois ie ſauoir ».

19. « ſi elle y en doit ».

26. « entendre, ſ'il eſt poſſible & comme il ſe peut faire ».

29. « que celle qu'on lui donne ».

30. « ſinon de tant ».

35. « de voir vn million de millions d'hommes ». — Ici commence

croire qu'il y ait rien de public en ce gouuernement, où tout eſt à vn. Mais ceſte queſtion eſt reſeruee pour vn autre temps, & demanderoit bien ſon traité à part, ou pluſtoſt ameneroit quand & ſoy toutes les diſputes politiques.

Pour ce coup, ie ne voudrois ſinon entendre comm' il ſe peut faire que tant d'hommes, tant de bourgs, tant de villes, tant de nations endurent quelque fois vn tyran ſeul, qui n'a puiſſance que celle qu'ils lui donnent; qui n'a pouuoir de leur nuire, ſinon tant qu'ils ont vouloir de l'endurer; qui ne ſçauroit leur faire mal aucun, ſinon lors qu'ils aiment mieulx le ſouffrir que lui contredire. Grand' choſe certes, & toutesfois ſi commune qu'il ſ'en faut de tant plus douloir & moins ſ'esbahir voir vn million d'hommes ſeruir miſerablement, aiant le col ſous le ioug, non pas contrains par vne plus grande force, mais aucunement (ce ſemble) enchantes & charmes par le nom ſeul d'vn, duquel ils ne doiuent ni craindre la puiſſance, puis qu'il eſt ſeul, ny aimer les qualites, puis qu'il eſt en leur endroit inhumain & ſauuage. La foibleſſe d'entre nous hommes eſt telle, qu'il faut

VARIANTES

le long fragment publié dans le second dialogue du *Reueille-Matin des François*. Pour le raccorder à ce qui le précède, le texte de La Boétie y est arrangé de la sorte : « A la verité dire, mon compagnon, c'eſt vne choſe bien eſtrange de voir vn milion de milions d'hommes ſeruir miſerablement ». Quoiqu'elles ne soient pas en général fort importantes, nous en noterons les variantes, en indiquant leur source.

38. « ce me semble » *(R.-M.)*.

42. « La foibleſſe d'entre nous hommes eſt telle. Il faut ſouuent que nous obeiſſions à la force, il eſt beſoin de temporiſer, on ne peut pas touſiours eſtre le plus fort ». — Le *Reueille-Matin* donne un texte incompréhensible : « La nobleſſe d'entre nous hommes eſt telle, qu'elle fait ſouuent que nous obeiſſons à la force ».

souuent que nous obeiſſions à la force ; il eſt beſoin de temporiſer, nous ne pouuons pas touſiours eſtre les plus forts. Doncques, ſi vne nation eſt contrainte par la force de la guerre de ſeruir à vn, comme la cité d'Athenes aus trente tirans, il ne ſe faut pas esbahir qu'elle ſerue, mais ſe plaindre de l'accident ; ou bien pluſtoſt ne ſ'esbahir ni ne ſ'en plaindre, mais porter le mal patiemment & ſe referuer à l'aduenir à meilleure fortune.

Noſtre nature eſt ainſi, que les communs deuoirs de l'amitié emportent vne bonne partie du cours de noſtre vie ; il eſt raiſonnable d'aimer la vertu, d'eſtimer les beaus faicts, de reconnoiſtre le bien d'où l'on l'a receu, & diminuer ſouuent de noſtre aiſe pour augmenter l'honneur & auantage de celui qu'on aime & qui le merite. Ainſi doncques, ſi les habitans d'vn païs ont trouué quelque grand perſonnage qui leur ait monſtré par eſpreuue vne grand' preueoiance pour les garder, vne grand' hardieſſe pour les defendre, vn grand ſoing pour les gouuerner ; ſi, de là en auant, ils ſ'appriuoiſent de lui obeïr & ſ'en fier tant que de lui donner quelques auantages, ie ne ſçay ſi ce feroit ſageſſe, de tant qu'on l'oſte de là où il faiſoit bien,

VARIANTES

6. « ains ſe plaindre » *(R.-M.)*.
11. « emportent bonne partie » *(R.-M.)*.
12. « eſt bien raiſonnable » *(R.-M.)*
13. « de conoiſtre le bien ».
14. « diminuer ſouuent noſtre aiſe » *(R.-M.)*.
18. « grande prouidence » *(R.-M.)*
19. « pour les garder, grande hardieſſe ».
20. « ſi de là en auant ils ſ'appriuoiſent de luy obeir & ſe fier tant de luy, que de luy donner quelque auantage (ie ne ſçay ſi ce ſera ſageſſe de l'oſter de là où il faiſoit bien pour l'auancer en vn lieu où il pourra mal faire), mais il ne peut faillir d'y auoir de la bonté du coſté de ceux qui l'esleuent, de ne craindre point mal de celuy de qui on n'a receu que bien » *(R.-M.)*.

pour l'auancer en lieu où il pourra mal faire; mais certes ſy ne pourroit il faillir d'y auoir de la bonté, de ne craindre point mal de celui duquel on n'a receu que bien.

Mais, ô bon Dieu! que peut eſtre cela? comment dirons nous que cela ſ'appelle? quel malheur eſt celui là? quel vice, ou pluſtoſt quel malheureux vice? voir vn nombre infini de perſonnes non pas obeir, mais ſeruir; non pas eſtre gouuernes, mais tirannifes; n'aians ni biens, ni parens, femmes ny enfans, ni leur vie meſme qui ſoit à eux! ſouffrir les pilleries, les paillardiſes, les cruautes, non pas d'vne armee, non pas d'vn camp barbare contre lequel il faudroit deſpendre ſon ſang & ſa vie deuant, mais d'vn ſeul; non pas d'vn Hercule ny d'vn Samſon, mais d'vn ſeul hommeau, & le plus ſouuent le plus laſche & femelin de la nation; non pas accouſtumé à la poudre des batailles, mais ancore à grand peine au ſable des tournois; non pas qui puiſſe par force commander aux hommes, mais tout empeſché de ſeruir vilement à la moindre femmelette! Appellerons nous cela laſcheté? dirons nous que ceux qui ſeruent ſoient couards & recreus? Si deux, ſi trois, ſi quatre ne ſe defendent

VARIANTES

28. « comment pourrons-nous dire » *(R.-M.)*.

29. « quel malheur eſt ceſtuy-là? ou quel vice ».

31. « vn nombre infini non pas obeir ».

32. « non pas eſtre gouuernees, mais tyrannifees » *(R.-M.)*.

33. « ni parens ni enfans ».

39. « & le plus ſouuent du plus laſche & femenin de la nation. » — *Reueille-Matin :* « mais d'vn ſeul hommeau, le plus laſche & femelin de toute la nation ».

44. « Appelons-nous ».

45. « ceux là qui ſeruent ». — *Reueille-Matin :* « qui ſeruent à vn ſi laſche tyran ».

46. « Si deux, ſi trois, ſi quatre ne ſe defendent d'vn; cela eſt eſtrange,

d'vn, cela eſt eſtrange, mais toutesfois pôſſible; bien pourra l'on dire lors, à bon droict, que c'eſt faute de cœur. Mais ſi cent, ſi mille endurent d'vn ſeul, ne dira l'on pas qu'ils ne veulent point, non qu'ils n'oſent pas ſe prendre à luy, & que c'eſt non couardiſe, mais pluſtoſt meſpris ou deſdain? Si l'on void, non pas cent, non pas mille hommes mais cent païs, mille villes, vn million d'hommes, n'aiſſaillir pas vn ſeul, duquel le mieulx traité de tous en reçoit ce mal d'eſtre ſerf & eſclaue, comment pourrons nous nommer cela? eſt ce laſcheté? Or, il y a en tous vices naturellement quelque borne, outre laquelle ils ne peuuent paſſer: deux peuuent craindre vn, & poſſible dix; mais mille, mais vn million, mais mille villes, ſi elles ne ſe deffendent d'vn, cela n'eſt pas couardiſe, elle ne va point iuſques là; non plus que la vaillance ne ſ'eſtend pas qu'vn ſeul eſchelle vne fortereſſe, qu'il aſſaille vne armee, qu'il conqueſte vn roiaume. Doncques quel monſtre de vice eſt cecy qui ne merite pas ancore le tiltre de couardiſe, qui ne trouue point de nom aſſes vilain, que la nature deſaduoue auoir fait & la langue refuſe de nommer?

VARIANTES

& poſſible pourra l'on bien dire lors à bon droit que c'eſt faute de cœur *(R.-M.)*.

4. « qu'ils ne veulent point, qu'ils n'oſent pas ».

6. « meſpris & deſdain ».

9. « en reçoit mal ».

11. « Or, y a il » *(R.-M.)*.

13. « & poſſible dix le craindront » *(R.-M.)*.

15. « ce n'eſt pas » *(R.-M.)*.

18. « qu'il conquierre vn royaume ». — Le *Reueille-Matin* donne la même leçon.

20. « le nom de couardiſe » *(R.-M.)*

20. « qui ne trouue de nom aſſez vilain, que Nature deſauoue auoir fait, & la langue refuſe de le nommer ». — Le *Reueille-Matin* écrit fautivement « longueur » au lieu de « langue ».

25. « les vns combattans » *(R.-M.)*.

Qu'on mette d'vn cofté cinquante mil hommes en armes, d'vn autre autant; qu'on les range en bataille; qu'ils viennent à fe ioindre, les vns libres combattans pour leur franchife, les autres pour la leur ofter : aufquels promettra l'on par coniecture la victoire? lefquels penfera l'on qui plus gaillardement iront au combat, ou ceux qui efperent pour guerdon de leurs peines l'entretenement de leur liberté, ou ceux qui ne peuuent attendre autre loyer des coups qu'ils donnent ou qu'ils reçoiuent que la feruitude d'autrui? Les vns ont toufiours deuant les yeulx le bon heur de la vie paffee, l'attente de pareil aife à l'aduenir; il ne leur fouuient pas tant de ce peu qu'ils endurent, le temps que dure vne bataille, comme de ce qu'il leur conuiendra à iamais endurer, à eux, à leurs enfans & à toute la pofterité. Les autres n'ont rien qui les enhardie qu'vne petite pointe de conuoitife qui fe reboufche foudain contre le danger & qui ne peut eftre fi ardante que elle ne fe doiue, ce femble, efteindre de la moindre goutte de fang qui forte de leurs plaies. Aus batailles tant renommees de Miltiade, de Leonide, de Themiftocle, qui ont efté donnees deux mil ans y

VARIANTES

29. « pour le guerdon » *(R.-M.)*.

31. « attendre loyer ».

33. « deuant leurs yeux le bonheur de leur vie paffee ».

35. « il ne leur fouuient pas tant de ce qu'ils endurent, ce peu de temps que dure vne bataille, comme de ce qu'il conuiendra à iamais endurer à eux, à leurs enfans & à toute la pofterité ». — Le *Reueille-Matin* donne la même leçon, sauf à la fin : « & à toute leur pofterité ».

39. « enhardiffe ». — La même leçon se lit dans le *Reueille-Matin*.

39. « de leur conuoitife » *(R.-M.)*.

41. « qu'elle ne fe doiue & femble eftaindre par la moindre goutte de fang qui forte de leurs playes ». — *Reueille-Matin :* « qu'elle ne fe doiue (ce femble) efteindre par la moindre goutte de fang qui forte de leurs playes ».

a & qui ſont ancores auiourd'hui auſſi frefches en la memoire des liures & des hommes comme ſi c'euſt eſté l'aultr' hier, qui furent donnees en Grece pour le bien des Grecs & pour l'exemple de tout le monde, qu'eſt ce qu'on penſe qui donna à ſi petit nombre de gens, comme eſtoient les Grecs, non le pouuoir, mais le cœur de ſouſtenir la force de tant de nauires que la mer meſme en eſtoit chargee, de defaire tant de nations, qui eſtoient en ſi grand nombre que l'eſcadron des Grecs n'euſt pas fourni, ſ'il euſt fallu, des cappitaines aus armees des ennemis, ſinon qu'il ſemble qu'à ces glorieux iours là ce n'eſtoit pas tant la bataille des Grecs contre les Perſes, comme la victoire de la liberté ſur la domination, de la franchiſe ſur la conuoitiſe?

C'eſt choſe eſtrange d'ouïr parler de la vaillance que la liberté met dans le cœur de ceux qui la deffendent; mais ce qui ſe fait en tous païs, par tous les hommes, tous les iours, qu'vn homme maſtine cent mille & les priue de leur liberté, qui le croiroit, ſ'il ne faiſoit que

VARIANTES

1. « & viuent encore auiourd'huy auſſi freſches en la memoire des liures & des hommes, comme ſi c'euſt eſté l'autre hier qu'elles furent donnees en Grece, pour le bien de Grece & pour l'exemple de tout le monde ». — Même leçon dans le *Reueille-Matin*, sauf la différence : « comme ſi c'euſt eſté l'autr'hier, qui furent donnees ».

5. « & queſt ce ». *(R.-M.)*.

10. « n'euſt pas fourny ſeulement de capitaines » *(R.-M.)*.

12. « qu'en ces glorieux iours là ». — *Reueille-Matin :* « que ces glorieux iours là ».

18. Dans le *Reueille-Matin*, ce passage est arrangé de la façon suivante : « mais ce qui ſe fait tous les iours deuant nos yeux en noſtre France ».

19. « qu'vn homme ſeul maſtine cent mille villes ».

21. « & ſ'il ne ſe voyoit qu'en pays eſtranges ».

23. « feint & controuué ».

25. « il n'eſt pas beſoin de ſ'en defendre ».

l'ouïr dire & non le voir? &, ſ'il ne ſe faiſoit qu'en païs eſtranges & lointaines terres, & qu'on le dit, qui ne penſeroit que cela fut pluſtoſt feint & trouué que non pas veritable? Encores ce ſeul tiran, il n'eſt pas beſoin de le combattre, il n'eſt pas beſoin de le defaire, il eſt de ſoymeſme defait, mais que le païs ne conſente à ſa ſeruitude; il ne faut pas lui oſter rien, mais ne lui donner rien; il n'eſt pas beſoin que le païs ſe mette en peine de faire rien pour ſoy, pourueu qu'il ne face rien contre ſoy. Ce ſont donc les peuples meſmes qui ſe laiſſent ou pluſtoſt ſe font gourmander, puis qu'en ceſſant de ſeruir ils en ſeroient quittes; c'eſt le peuple qui ſ'aſſeruit, qui ſe coupe la gorge, qui aiant le chois ou d'eſtre ſerf ou d'eſtre libre, quitte ſa franchiſe & prend le ioug, qui conſent à ſon mal, ou pluſtoſt le pourchaſſe. S'il lui couſtoit quelque choſe à recouurer ſa liberté, ie ne l'en preſſerois point, combien qu'eſt ce que l'homme doit auoir plus cher que de ſe remettre en ſon droit naturel, &, par maniere de dire, de beſte reuenir homme; mais ancore

VARIANTES

27. « ne conſente pas » *(R.-M.)*.

27. « luy rien oſter ».

28. « il n'eſt point beſoin que le pays ſe mette en peine de faire rien pour ſoy, mais qu'il ne ſe mette pas en peine de faire rien contre ſoy ». — *Reueille-Matin:* « mais qu'il ſ'eſtudie à ne rien faire contre ſoy ».

30. Cette phrase est au singulier dans le *Reueille-Matin,* comme toute la suite du développement.

35. « & prend le ioug & pouuant viure ſous les bonnes loix & ſous la protection des Eſtats, veut viure ſous l'iniquité, ſous l'oppreſſion & iniuſtice, au ſeul plaiſir de ce tyran. C'eſt le peuple qui conſent à ſon mal, ou pluſtoſt le pourchaſſe » *(R.-M.)*.

37. « de recouurer ſa liberté ».

38. « combien que ce ſoit ce que l'homme doit auoir plus cher que de ſe remettre en droit naturel, &, par maniere de dire, de beſte reuenir à homme ». — *Reueille-Matin:* « combien qu'eſt-ce que l'homme doit auoir plus cher, que de le remettre en ſon droit naturel, &, par maniere de dire, de beſte reuenir homme ».

ie ne defire pas en lui fi grande hardieffe; ie lui permets qu'il aime mieux vne ie ne fçay quelle feureté de viure miferablement qu'vne douteufe efperance de viure à fon aife. Quoi? fi pour auoir liberté il ne faut que la defirer, f'il n'eft befoin que d'vn fimple vouloir, fe trouuera il nation au monde qui l'eftime ancore trop chere, la pouuant gaigner d'vn feul fouhait, & qui pleigne fa volonté à recouurer le bien lequel il deuroit racheter au prix de fon fang, & lequel perdu, tous les gens d'honneur doiuent eftimer la vie defplaifante & la mort falutaire? Certes, comme le feu d'vne petite eftincelle deuient grand & toufiours fe renforce, & plus il trouue de bois, plus il eft preft d'en brufler, &, fans qu'on y mette de l'eaue pour l'efteindre, feulement en n'y mettant plus de bois, n'aiant plus que confommer, il fe confomme foymefme & vient fans force aucune & non plus feu : pareillement les tirans, plus ils pillent, plus ils exigent, plus ils ruinent & deftruifent, plus on leur baille, plus on les fert, de tant plus ils fe fortiffient & deuiennent toufiours plus forts & plus frais pour aneantir & deftruire tout; &

VARIANTES

1. « en lui vne fi grande » *(R.-M.)*.

2. « ie ne lui permets point qu'il aime mieux vne ie ne fçay quelle feureté de viure à fon aife ». — *Reueille-Matin :* « ie lui permets qu'il aime mieux vne ie ne fçay quelle feureté de viure miferablement, qu'vne douteufe efperance de viure aife ».

4. « Quoy? fi pour auoir la liberté, il ne luy faut que la defirer, f'il n'a befoin que d'vn fimple vouloir, fe trouuera il nation au monde qui l'eftime trop chere, la pouuant gaigner d'vn feul fouhait? & qui plaigne fa volonté à recouurer le bien, lequel on deuroit racheter au prix de fon fang? » — *Reueille-Matin :* « f'il n'eft befoin que d'vn fimple vouloir ».

11. « tout ainfi comme ». — *Reueille-Matin :* « tout ainfi que ».

13. « plus eft preft ».

15. « feulement n'y mettant » *(R.-M.)*.

15. « n'ayant plus que confumer,

ſi on ne leur baille rien, ſi on ne leur obeït point, ſans combattre, ſans frapper, ils demeurent nuds & deffaits & ne ſont plus rien, ſinon que comme la racine, n'aïans plus d'humeur ou aliment, la branche deuient ſeche & morte.

Les hardis, pour acquerir le bien qu'ils demandent, ne craignent point le dangier; les aduiſes ne refuſent point la peine : les laſches & engourdis ne ſçauent ni endurer le mal, ni recouurer le bien; ils ſ'arreſtent en cela de les ſouhaitter, & la vertu d'y pretendre leur eſt oſtee par leur laſcheté; le deſir de l'auoir leur demeure par la nature. Ce deſir, ceſte volonté eſt commune aus ſages & aus indiſcrets, aus courageus & aus couars, pour ſouhaitter toutes choſes qui, eſtant acquiſes, les rendroient heureus & contens : vne ſeule choſe en eſt à dire, en laquelle ie ne ſçay comment nature defaut aus hommes pour la deſirer, c'eſt la liberté, qui eſt toutesfois vn bien ſi grand & ſi plaiſant, qu'elle perdue, tous les maus viennent à la file, & les biens meſme qui demeurent apres elle perdent entierement leur gouſt & ſçaueur, corrompus par la

VARIANTES

il ſe conſume ſoy meſme & deuient ſans forme aucune & n'eſt plus feu ». — *Reueille-Matin :* « n'ayant plus que conſumer, il ſe conſume ſoy meſme, & vient ſans force aucune & n'eſt plus feu ».

18. « plus exigent » *(R.-M.)*.

20. « d'autant plus ».

24. « ſinon comme la racine eſtant ſans humeur ou aliment, la branche deuient ſeche & morte » *(R.-M.)*.

29. « les laſches & eſtourdis » *(R.-M.)*.

31. « de le ſouhaiter ». — *Reueille-Matin :* « & ſ'arreſtent en cela de le ſouhaiter ».

31. « la vertu d'y pretendre leur eſt oſtee par celle laſcheté » *(R.-M.)*.

35. « leſquelles eſtant acquiſes, les rendront heureus » *(R.-M.)*.

36. « vne ſeule en eſt à dire, en laquelle ie ne ſçay comme nature defaut aux hommes pour la deſirer ».

39. « ſi grand & plaiſant ».

feruitude : la feule liberté, les hommes ne la defirent point, non pour autre raifon, ce femble, finon que s'ils la defiroient, ils l'auroient, comme s'ils refufoient de faire ce bel acqueft, feulement par ce qu'il eft trop aifé.

Pauures & miferables peuples infenfes, nations opiniaftres en voftre mal & aueugles en voftre bien, vous vous laiffes emporter deuant vous le plus beau & le plus clair de voftre reuenu, piller vos champs, voller vos maifons & les defpouiller des meubles anciens & paternels! vous viues de forte que vous ne vous pouues vanter que rien foit à vous; & fembleroit que meshui ce vous feroit grand heur de tenir à ferme vos biens, vos familles & vos vies; & tout ce degaft, ce malheur, cefte ruine, vous vient, non pas des ennemis, mais certes oui bien de l'ennemy, & de celui que vous faites fi grand qu'il eft, pour lequel vous alles fi courageufement à la guerre, pour la grandeur duquel vous ne refufes point de prefenter à la mort vos perfonnes. Celui qui vous maiftrife tant n'a que deus yeulx, n'a que deus mains, n'a qu'vn

VARIANTES

2. « non pas pour ».

2. « finon pource que s'ils le defiroient ».

3. « comme s'ils refufoient faire ce bel acqueft ».

6. « Pauures gens & miferables ». — *Reueille-Matin :* « Poures & miferables Français, peuple infenfé! nation opiniaftre en ton mal & aueuglee en ton bien ».

11. « vous viuez de forte que vous pouuez dire que rien n'eft à vous ».

14. « de tenir à moitié ». — *Reueille-Matin :* « de tenir à mef-tayrie ».

16. « mais bien certes ». — *Reueille-Matin :* « mais certes bien ».

19. « de mettre à la mort » *(R.-M.)*.

22. « le moindre homme du grand nombre infiny de vos villes : finon qu'il a plus que vous tous, c'eft l'auantage que vous lui faites pour vous deftruire ». — *Reueille-Matin :* « finon qu'il a plus que vous tous

corps, & n'a autre choſe que ce qu'a le moindre homme du grand & infini nombre de vos villes, ſinon que l'auantage que vous luy faites pour vous deſtruire. D'où a il pris tant d'yeulx, dont il vous eſpie, ſi vous ne les luy bailles? comment a il tant de mains pour vous fraper, ſ'il ne les prend de vous? Les pieds dont il foule vos cites, d'où les a il, ſ'ils ne ſont des voſtres? Comment a il aucun pouuoir ſur vous, que par vous? Comment vous oſeroit il courir ſus, ſ'il n'auoit intelligence auec vous? Que vous pourroit il faire, ſi vous n'eſties receleurs du larron qui vous pille, complices du meurtrier qui vous tue & traiſtres à vous meſmes? Vous ſemes vos fruicts, afin qu'il en face le degaſt; vous meubles & rempliſſes vos maiſons, afin de fournir à ſes pilleries; vous nourriſſes vos filles, afin qu'il ait de quoy ſaouler ſa luxure; vous nourriſſes vos enfans, afin que, pour le mieulx qu'il leur ſçauroit faire, il les mene en ſes guerres, qu'il les conduiſe à la boucherie, qu'il les face les miniſtres de ſes conuoitiſes & les executeurs de ſes vengeances; vous rompes à la peine vos perſonnes,

VARIANTES

vn cœur deloyal, felon, & l'auantage que vous lui donnez pour vous deſtruire ».

25. « D'où a il pris tant d'yeulx? d'où vous eſpie il, ſi vous ne les luy donnez? »

30. « que par vous auſtres meſmes ».

32. « recelateurs » *(R.-M.)*.

34. « & traiſtres de vous meſmes ».

35. « afin qu'il en face degaſt » *(R.-M.)*.

35. « vous meubles, rempliſſes ».

36. « pour fournir à ſes voleries ». — *Reueille-Matin :* « pour fournir à ſes pilleries & volleries ».

37. « de quoy raſſaſier » *(R.-M.)*.

38. « vous nourriſſez vos enfans, à fin qu'il les meine, pour le mieux qu'il face, en ſes guerres; qu'il les meine à la boucherie; qu'il les face les miniſtres de ſes conuoitiſes, les executeurs de ſes vengeances ». — Le *Reueille-Matin* ajoute : « & bourreaux des conſciences de vos concitoyens ».

afin qu'il ſe puiſſe mignarder en ſes delices & ſe veautrer dans les ſales & vilains plaiſirs; vous vous affoibliſſes, afin de le rendre plus fort & roide à vous tenir plus courte la bride; & de tant d'indignites, que les beſtes meſmes ou ne les ſentiroient point, ou ne l'endureroient point, vous pouues vous en deliurer, ſi vous l'eſſaies, non pas de vous en deliurer, mais ſeulement de le vouloir faire. Soies reſolus de ne ſeruir plus, & vous voilà libres. Ie ne veux pas que vous le pouſſies ou l'esbranſlies, mais ſeulement ne le ſouſtenes plus, & vous le verres, comme vn grand coloſſe à qui on a deſrobé la baſe, de ſon pois meſme fondre en bas & ſe rompre.

Mais certes les medecins conſeillent bien de ne mettre pas la main aux plaies incurables, & ie ne fais pas ſagement de vouloir preſcher en cecy le peuple qui a perdu, long temps a, toute congnoiſſance, & duquel, puis qu'il ne ſent plus ſon mal, cela monſtre aſſes que ſa maladie eſt mortelle. Cherchons donc par coniecture, ſi nous en pouuons trouuer, comment ſ'eſt ainſi ſi auant enracinee ceſte opiniaſtre volonté de ſeruir, qu'il ſemble maintenant que l'amour meſme de la liberté ne ſoit pas ſi naturelle.

Premierement, cela eſt, comme ie croy, hors de

VARIANTES

1. « en delices » *(R.-M.)*.
3. « afin de le faire plus fort ».
4. « et » (mot supprimé) *(R.-M.)*.
5. « que les beſtes meſmes ou ne ſentiroient point ou n'endureroient point. — *Reueille-Matin:* « que les beſtes meſmes ne les ſouffriroient point».
7. « ſi vous eſſaiez ».
10. « ni le branſliez ». — *Reueille-Matin :* « ou esbranliez ».
11. « et » (mot supprimé).
12. *Reueille-Matin :* « de ſoy meſme ». — Ici finit le fragment publié dans le *Reueille-Matin des François*.
16. « de vouloir en cecy conſeiller».
17. « long temps y a ».

doute que, ſi nous viuions auec les droits que la nature nous a donné & auec les enſeignemens qu'elle nous apprend, nous ſerions naturellement obeïſſans aus parens, ſubiets à la raiſon, & ſerfs de perſonne. De l'obeïſſance que chacun, ſans autre aduertiſſement que de ſon naturel, porte à ſes pere & mere, tous les hommes ſ'en ſont teſmoins, chacun pour ſoy; de la raiſon, ſi elle nait auec nous, ou non, qui eſt vne queſtion debattue à fons par les academiques & touchee par toute l'eſcole des philoſophes. Pour ceſte heure ie ne penſerai point faillir en diſant cela, qu'il y a en noſtre ame quelque naturelle ſemence de raiſon, laquelle, entretenue par bon conſeil & couſtume, florit en vertu, &, au contraire, ſouuent ne pouuant durer contre les vices ſuruenus, eſtouffee, ſ'auorte. Mais certes, ſ'il y a rien de clair ni d'apparent en la nature & où il ne ſoit pas permis de faire l'aueugle, c'eſt cela que la nature, la miniſtre de Dieu, la gouuernante des hommes, nous a tous faits de meſme forme &, comme il ſemble, à meſme moule, afin de nous entreconnoiſtre tous pour compaignons ou pluſtoſt pour freres; & ſi, faiſant les partages des preſens qu'elle nous faiſoit, elle a fait quelque auantage de ſon bien, ſoit au corps ou en l'eſprit, aus

VARIANTES

18. « cela ſeul monſtre aſſez ».
24. « hors de notre doute ».
25. « auec les droits que Nature nous a donnes & les enſeignemens qu'elle nous apprend ».
31. « tous les hommes en ſont teſmoins, chacun en ſoy & pour ſoy ».
33. « debattue au fond ».
35. « en croyant cela ».
37. « qui, entretenue par bon conſeil ».
40. « & d'apparent en la nature & en quoy ».
42. « que Nature, le miniſtre de Dieu & la gouuernante des hommes ».
47. « qu'elle nous donnoit ».

vns plus qu'aus autres, ſi n'a elle pourtant entendu nous mettre en ce monde comme dans vn camp clos, & n'a pas enuoié icy bas les plus forts ny les plus auiſez, comme des brigans armes dans vne foreſt, pour y gourmander les plus foibles; mais pluſtoſt faut il croire que, faiſant ainſi les parts aus vns plus grandes, aus autres plus petites, elle vouloit faire place à la fraternelle affection, afin qu'elle eut où ſ'emploier, aians les vns puiſſance de donner aide, les autres beſoin d'en receuoir. Puis doncques que ceſte bonne mere nous a donné à tous toute la terre pour demeure, nous a tous loges aucunement en meſme maiſon, nous a tous figures à meſme patron, afin que chacun ſe peuſt mirer & quaſi reconnoiſtre l'vn dans l'autre; ſi elle nous a donné à tous ce grand preſent de la voix & de la parolle pour nous accointer & fraterniſer dauantage, & faire, par la commune & mutuelle declaration de nos penſees, vne communion de nos volontes; & ſi elle a taſché par tous moiens de ſerrer & eſtreindre ſi fort le nœud de noſtre alliance & ſocieté; ſi elle a monſtré, en toutes choſes, qu'elle ne vouloit pas tant nous faire tous vnis que tous vns, il ne faut pas faire doute que nous ne ſoions tous naturellement libres, puis que nous ſommes tous compaignons, & ne peut tomber en l'entendement de perſonne que nature ait

VARIANTES

6. « aux vns les parts plus grandes ».
10. « & les autres ».
13. « en vne meſme maiſon ».
13. « en meſme paſte ».
15. « ſi elle nous a, tous en commun, donné ».
20. « plus fort ».
22. « qu'elle ne vouloit tant ».
24. « que nous ſoions ».

mis aucun en feruitude, nous aiant tous mis en compaignie.

Mais, à la verité, c'eft bien pour neant de debattre fi la liberté eft naturelle, puis qu'on ne peut tenir aucun en feruitude fans lui faire tort, & qu'il n'i a rien fi contraire au monde à la nature, eftant toute raifonnable, que l'iniure. Refte doncques la liberté eftre naturelle, & par mefme moien, à mon aduis, que nous ne fommes pas nez feulement en poffeffion de noftre franchife, mais auffi auec affection de la deffendre. Or, fi d'auenture nous faifons quelque doute en cela, & fommes tant abaftardis que ne puiffions reconnoiftre nos biens ni femblablement nos naïfues affections, il faudra que ie vous face l'honneur qui vous appartient, & que ie monte, par maniere de dire, les beftes brutes en chaire, pour vous enfeigner voftre nature & condition. Les beftes, ce maid' Dieu! fi les hommes ne font trop les fourds, leur crient : VIVE LIBERTÉ! Plufieurs en y a d'entre elles qui meurent auffy toft qu'elles font prifes : comme le poiffon quitte la vie auffy toft que l'eaue, pareillement celles là quittent la lumiere & ne veulent point furuiure à leur naturelle franchife. Si les animaus auoient entre eulx quelques preeminences, ils feroient de celles là leur nobleffe. Les autres, des plus grandes iufques aus plus petites, lors qu'on les prend, font fi grand'

VARIANTES

31. « qu'il n'y a rien au monde fi contraire à la Nature ».
33. « Refte donc de dire que la liberté eft naturelle ».
35. « pas feulement naiz ».
45. « y en a ».
46. « fi toft ».
47. « qui perd la vie ».
49. « Si les animaus auoyent entre eux leurs rangs & preemi-

refiftence d'ongles, de cornes, de bec & de pieds, qu'elles declarent affes combien elles tiennent cher ce qu'elles perdent; puis, eftans prifes, elles nous donnent tant de fignes apparens de la congnoiffance qu'elles ont de leur malheur, qu'il eft bel à voir que dores en là ce leur eft plus languir que viure, & qu'elles continuent leur vie plus pour plaindre leur aife perdu que pour fe plaire en feruitude. Que veut dire autre chofe l'elephant qui, f'eftant defendu iufques à n'en pouuoir plus, n'i voiant plus d'ordre, eftant fur le point d'eftre pris, il enfonce fes machoires & caffe fes dents contre les arbres, finon que le grand defir qu'il a de demourer libre, ainfi qu'il eft, luy fait de l'efprit & l'aduife de marchander auec les chaffeurs fi, pour le pris de fes dens, il en fera quitte, & f'il fera receu à bailler fon iuoire & paier cefte rançon pour fa liberté? Nous apaftons le cheual deflors qu'il eft né pour l'appriuoifer à feruir; & fi ne le fçauons nous fi bien flatter que, quand ce vient à le domter, il ne morde le frein, qu'il ne rue contre l'efperon, comme (ce femble) pour monftrer à la nature & tefmoigner au moins par là que, f'il fert, ce n'eft pas de fon gré, ains par noftre contrainte. Que faut il donc dire?

Mefmes les bœufs foubs le pois du ioug geignent,
Et les oifeaus dans la caige fe pleignent,

VARIANTES

nences, ils feroyent (à mon aduis) de liberté leur nobleffe ».
1. « de pieds, de bec ».
2. « combien tiennent ».
17. « comme il eft nay ».
19. « tant flatter ».
23. « mais par noftre contrainte ».
25. « *fous les pieds* ».
27. « i'ay dit ailleurs, paffant ».
29. « defquels ie ne lis ».

comme i'ai dit autresfois, paſſant le temps à nos rimes françoiſes : car ie ne craindray point, eſcriuant à toi, ô Longa, meſler de mes vers, deſquels ie ne te lis iamais que, pour le ſemblant que tu fais de t'en contenter, tu ne m'en faces tout glorieus. Ainſi donc, puiſque toutes choſes qui ont ſentiment, deſlors qu'elles l'ont, ſentent le mal de la ſuietion & courent apres la liberté; puiſque les beſtes, qui ancore ſont faites pour le ſeruice de l'homme, ne ſe peuuent accouſtumer à ſeruir qu'auec proteſtation d'vn deſir contraire, quel mal encontre a eſté cela qui a peu tant denaturer l'homme, ſeul né, de vrai, pour viure franchement, & lui faire perdre la ſouuenance de ſon premier eſtre & le deſir de le reprendre ?

Il y a trois ſortes de tirans : les vns ont le roiaume par election du peuple, les autres par la force des armes, les autres par ſucceſſion de leur race. Ceus qui les ont acquis par le droit de la guerre, ils ſ'y portent ainſi qu'on connoit bien qu'ils ſont (comme l'on dit) en terre de conqueſte. Ceus là qui naiſſent rois ne ſont pas communement gueres meilleurs, ains eſtans nes & nourris dans le ſein de la tirannie, tirent auec le lait la nature du tiran, & font eſtat des peuples qui ſont ſoubs eus comme de leurs ſerfs hereditaires; &, ſelon la complexion à laquelle ils ſont plus enclins, auares ou prodigues, tels qu'ils ſont, ils font du

VARIANTES

31. « tu ne m'en faces glorieus ».
39. « de luy faire perdre ».
41. « Il y a trois ſortes de tirans, ie parle des meſchans princes : les vns ».
42. « l'election ».
46. « Ceux qui naiſſent rois ».
48. « dans le ſang ».
51. « en laquelle ils ſont plus enclins ».

royaume comme de leur heritage. Celui à qui le peuple a donné l'eſtat deuroit eſtre, ce me ſemble, plus ſupportable, & le feroit, comme ie croy, n'eſtoit que deſlors qu'il ſe voit eſleué par deſſus les autres, flatté par ie ne ſçay quoy qu'on appelle la grandeur, il delibere de n'en bouger point : communement celui là fait eſtat de rendre à ſes enfans la puiſſance que le peuple lui a baillé ; & deſlors que ceus là ont pris ceſte opinion, c'eſt choſe eſtrange de combien ils paſſent, en toutes ſortes de vices & meſmes en la cruauté, les autres tirans, ne voians autre moien pour aſſeurer la nouuelle tirannie que d'eſtreindre ſi fort la ſeruitude & eſtranger tant leurs ſubiects de la liberté, qu'ancore que la memoire en ſoit freſche, ils la leur puiſſent faire perdre. Ainſi, pour en dire la verité, ie voi bien qu'il y a entr'eus quelque difference, mais de chois, ie n'i en vois point ; & eſtant les moiens de venir aus regnes diuers, touſiours la façon de regner eſt quaſi ſemblable : les eſleus, comme s'ils auoient pris des toreaus à domter, ainſi les traictent ils ; les conquerans en font comme de leur proie ; les ſucceſſeurs penſent d'en faire ainſi que de leurs naturels eſclaues.

Mais à propos, ſi d'auanture il naiſſoit auiourd'huy quelques gens tous neufs, ni accouſtumes à la ſubiec-

VARIANTES

4. « eſleué par deſſus les autres en ce lieu ».

6. « communement celui là fait eſtat de la puiſſance que le peuple luy a baillee, de la rendre à ſes enfans ».

8. « or, deſlors ».

11. « ils ne voyent ».

12. « que d'eſtendre fort la ſeruitude, & eſtranger tant les ſuiets de la liberté, encore que la memoire en ſoit ».

17. « n'en vois point ».

20. « les traiſtent ainſi ».

21. « les conquerans penſent en auoir droit, comme de leur proye ;

tion, ni affriandes à la liberté, & qu'ils ne ſçeuſſent que c'eſt ni de l'vn ni de l'autre, ni à grand' peine des noms; ſi on leur preſentoit ou d'eſtre ſerfs, ou viure francs, ſelon les loix deſquelles ils ne ſ'accorderoient: il ne faut pas faire doute qu'ils n'aimaſſent trop mieulx obeïr à la raiſon ſeulement que ſeruir à vn homme; ſinon poſſible que ce fuſſent ceux d'Iſraël, qui, ſans contrainte ni aucun beſoin, ſe firent vn tiran : duquel peuple ie ne lis iamais l'hiſtoire que ie n'en aye trop grand deſpit, & quaſi iuſques à en deuenir inhumain pour me reſiouïr de tant de maus qui lui en aduindrent. Mais certes tous les hommes, tant qu'ils ont quelque choſe d'homme, deuant qu'ils ſe laiſſent aſſuietir, il faut l'vn des deus, qu'ils ſoient contrains ou deceus : contrains par les armes eſtrangeres, comme Sparthe ou Athenes par les forces d'Alexandre, ou par les factions, ainſi que la ſeigneurie d'Athenes eſtoit deuant venue entre les mains de Piſiſtrat. Par tromperie perdent ils ſouuent la liberté, &, en ce, ils ne ſont pas ſi ſouuent ſeduits par autrui comme ils ſont trompes par eus meſmes : ainſi le peuple de Siracuſe, la maiſtreſſe ville de Sicile (on me dit qu'elle ſ'appelle auiourd'hui Sarragouſſe), eſtant preſſé par les guerres, inconſiderement ne mettant

VARIANTES

les ſucceſſeurs, d'en faire ainſi que de leurs naturels eſclaues ».

24. « non accouſtumes ».

27. « ou d'eſtre ſuiects, ou viure en liberté, à quoy ſ'accorderoyent ils? »

29. « pas faire difficulté ».

30. « ſeulement à la raiſon ».

32. « ny ſans aucun beſoin ».

34. « quaſi iuſques à deuenir inhumain ».

36. « qui leur en aduindrent ».

38. « ou qu'ils ſoient ».

40. « Sparthe & Athenes ».

46. « de Sicile, qui ſ'appelle auiourd'huy Saragoſſe ».

ordre qu'au danger preſent, eſleua Denis, le premier tiran, & lui donna la charge de la conduite de l'armee, & ne ſe donna garde qu'il l'eut fait ſi grand que ceſte bonne piece là, reuenant victorieus, comme ſ'il n'euſt pas vaincu ſes ennemis mais ſes citoiens, ſe feit de cappitaine roy, & de roy tiran. Il n'eſt pas croiable comme le peuple, deſlors qu'il eſt aſſuietti, tombe ſi ſoudain en vn tel & ſi profond oubly de la franchiſe, qu'il n'eſt pas poſſible qu'il ſe reſueille pour la rauoir, ſeruant ſi franchement & tant volontiers qu'on diroit, à le voir, qu'il a non pas perdu ſa liberté, mais gaigné ſa ſeruitude. Il eſt vrai qu'au commencement on ſert contraint & vaincu par la force; mais ceus qui viennent apres ſeruent ſans regret & font volontiers ce que leurs deuanciers auoient fait par contrainte. C'eſt cela, que les hommes naiſſans ſoubs le ioug, & puis nourris & eſleues dans le ſeruage, ſans regarder plus auant, ſe contentent de viure comme ils ſont nes, & ne penſans point auoir autre bien ni autre droict que ce qu'ils ont trouué, ils prennent pour leur naturel l'eſtat de leur naiſſance. Et toutesfois il n'eſt point d'heritier ſi prodigue & nonchalant que quelque fois ne paſſe les yeulx ſur les regiſtres de ſon pere, pour voir ſ'il iouïſt de tous les droicts de ſa ſucceſſion, ou ſi l'on a rien entrepris ſur lui ou ſon predeceſſeur.

VARIANTES

1. « qu'au danger eſleua Denis le premier, & lui donna ».
3. « qu'elle l'eut fait ſi grand ».
7. « tombe ſoudain ».
9. « qu'il ſ'eſueille ».
11. « non pas perdu ſa liberté, mais ſa ſeruitude ».
13. « mais ceux qui viennent apres, n'ayans iamais veu la liberté & ne ſachans que c'eſt, ſeruent ſans regret ».
16. « naiſſent ſoubs le ioug ».
18. « ſe contentant de viure ».
19. « d'autre droit ny autre bien ».

Mais certes la couſtume, qui a en toutes choſes grand pouuoir ſur nous, n'a en aucun endroit ſi grand' vertu qu'en cecy, de nous enſeigner à ſeruir &, comme l'on dit de Mitridat qui ſe fit ordinaire à boire le poiſon, pour nous apprendre à aualer & ne trouuer point amer le venin de la ſeruitude. L'on ne peut pas nier que la nature n'ait en nous bonne part, pour nous tirer là où elle veut & nous faire dire bien ou mal nez; mais ſi faut il confeſſer qu'elle a en nous moins de pouuoir que la couſtume : pource que le naturel, pour bon qu'il ſoit, ſe perd ſ'il n'eſt entretenu; & la nourriture nous fait touſiours de ſa façon, comment que ce ſoit, maugré la nature. Les ſemences de bien que la nature met en nous ſont ſi menues & gliſſantes qu'elles ne peuuent endurer le moindre heurt de la nourriture contraire; elles ne ſ'entretiennent pas ſi aiſement comme elles ſ'abatardiſſent, ſe fondent & viennent à rien : ne plus ne moins que les arbres fruictiers, qui ont bien tous quelque naturel à part, lequel ils gardent bien ſi on les laiſſe venir, mais ils le laiſſent auſſi toſt pour porter d'autres fruicts eſtrangiers & non les leurs, ſelon qu'on les ente. Les herbes ont chacune leur proprieté, leur naturel & ſingularité; mais toutesfois le gel, le temps, le terroir ou la main du iardinier y adiouſtent ou diminuent beaucoup de

VARIANTES

20. « leur nature ».
22 « qui ».
23. « dans ſes regiſtres pour entendre ſ'il iouiſt ».
29. « que Mitridat ».
30. « pas amer ».
33. « ou bien ou mal nez ».
40. « qu'elles n'endurent pas ».
41. « elles ne ſ'entretiennent pas plus aiſement, qu'elles ſ'abaſtardiſſent, ſe fondent & viennent en rien ».
43. « que les fruictiers ».
46. « pour ports d'autres fruicts ».
50. « ou adiouſtent ».

leur vertu : la plante qu'on a veu en vn endroit, on eſt ailleurs empeſché de la reconnoiſtre. Qui verroit les Venitiens, vne poignee de gens viuans ſi librement que le plus meſchant d'entr'eulx ne voudroit pas eſtre le roy de tous, ainſi nes & nourris qu'ils ne reconnoiſſent point d'autre ambition ſinon à qui mieulx aduiſera & plus ſoigneuſement prendra garde à entretenir la liberté, ainſi appris & faits des le berceau qu'ils ne prendroient point tout le reſte des felicites de la terre pour perdre le moindre point de leur franchiſe; qui aura veu, dis-ie, ces perſonnages là, & au partir de là ſ'en ira aus terres de celui que nous appellons Grand Seigneur, voiant là les gens qui ne veulent eſtre nez que pour le ſeruir, & qui pour maintenir ſa puiſſance abandonnent leur vie, penſeroit il que ceus là & les autres euſſent vn meſme naturel, ou pluſtoſt ſ'il n'eſtimeroit pas que, ſortant d'vne cité d'hommes, il eſtoit entré dans vn parc de beſtes? Licurge, le policeur de Sparte, auoit nourri, ce dit on, deux chiens, tous deux freres, tous deux allaites de meſme laict, l'vn engraiſſé en la cuiſine, l'autre accouſtumé par les champs au ſon de la trompe & du huchet, voulant monſtrer au peuple lacedemo-

VARIANTES

5. « pas eſtre Roy & tout ainſi ».
6. « connoiſſent ».
7. « à qui mieux aduiſera à ſoigneuſement entretenir leur liberté ».
8. « dans le berceau, ils ne prendroient point ».
13. « le Grand Seigneur ».
14. « des gens qui ne peuuent eſtre nez que pour le ſeruir & qui pour le maintenir abandonnent leur vie; penſeroit il que les autres & ceux là euſſent meſme naturel ».
18. « il eſt entré ».
19. « ayant nourry ».
21. « à la cuiſine ».
24. « leur nourriture ».
27. « ce dit il ».
30. « euſt eu plus cher ».

nien que les hommes ſont tels que la nourriture les fait, mit les deus chiens en plain marché, & entr'eus vne ſoupe & vn lieure : l'vn courut au plat & l'autre au lieure. Toutesfois, dit-il, ſi ſont ils freres. Donc ques celui là, auec ſes loix & ſa police, nourrit & feit ſi bien les Lacedemoniens, que chacun d'eux eut plus cher de mourir de mille morts que de reconnoiſtre autre ſeigneur que la loy & la raiſon.

Ie prens plaiſir de ramenteuoir vn propos que tindrent iadis vn des fauoris de Xerxes, le grand roy des Perſans, & deux Lacedemoniens. Quand Xerxe faiſoit les appareils de ſa grande armee pour conquerir la Grece, il enuoia ſes ambaſſadeurs par les cites gregeoiſes demander de l'eau & de la terre : c'eſtoit la façon que les Perſans auoient de ſommer les villes de ſe rendre à eus. A Athenes ni à Sparte n'enuoia il point, pource que ceus que Daire, ſon pere, y auoit enuoié, les Atheniens & les Spartains en auoient ietté les vns dedans les foſſes, les autres dans les puits, leur diſants qu'ils prinſent hardiment de là de l'eaue & de la terre pour porter à leur prince : ces gens ne pouuoient ſoufrir que, de la moindre parole ſeulement, on touchaſt à leur liberté. Pour en auoir

VARIANTES

31. « la Loy & le Roy ».
33. « iadis les fauoris ».
34. « de Perſe, touchant les Spartiates ».
35. « ſes appareils de grande armee ».
38. « les Perſes ».
39. « de ſommer les villes. A Sparthe ny à Athenes ».
40. « de ceux que Daire y auoit enuoié pour faire pareille demande ».
41. « les Spartiates & les Atheniens ».
42. « dans les foſſes, les autres ils auoyent fait ſauter dedans vn puits ».
43. « qu'ils priſſent là hardiment de l'eau & de la terre ».

ainſi vſé, les Spartains congneurent qu'ils auoient encouru la haine des dieus, meſme de Talthybie, le dieu des herauds : ils ſ'aduiſerent d'enuoyer à Xerxe, pour les appaiſer, deus de leurs citoiens, pour ſe preſenter à lui, qu'il feit d'eulx à ſa guiſe, & ſe paiat de là pour les ambaſſadeurs qu'ils auoient tué à ſon pere. Deux Spartains, l'vn nommé Sperte & l'autre Bulis, ſ'offrirent de leur gré pour aller faire ce paiement. De fait ils y allerent, & en chemin ils arriuerent au palais d'vn Perſan qu'on nommoit Indarne, qui eſtoit lieutenant du roy en toutes les villes d'Aſie qui ſont ſur les coſtes de la mer. Il les recueillit fort honnorablement & leur fit grand chere &, apres pluſieurs propos tombans de l'vn en l'autre, il leur demanda pourquoy ils refuſoient tant l'amitié du roy. Voies, dit il, Spartains, & connoiſſes par moy comment le roy ſçait honorer ceulx qui le valent, & penſes que ſi vous eſtiez à lui, il vous feroit de meſme : ſi vous eſties à lui & qu'il vous euſt connu, il n'i a celui d'entre vous qui ne fut ſeigneur d'vne ville de Grece. — En cecy, Indarne, tu ne nous ſçaurois donner bon conſeil, dirent les Lacedemoniens, pource que le bien que tu nous promets, tu l'as eſſaié, mais celui dont nous iouiſſons, tu ne ſçais que c'eſt : tu as

VARIANTES

1. « les Spartiates ».
2. « la haine des dieux meſmes, ſpecialement de Thaltibie, dieu des herauts ».
7. « Deux Spartiates, l'vn nommé Spećte ».
9. « faire ce paiement. Ils y allerent ».
10. « d'vn Perſe qu'on appeloit Gidarne ».
12. « ſur la coſte ».
13. « fort honorablement, & apres pluſieurs propos ».
16. « Croyez, dit il, Spartiates ».
21. « Gidarne ».
27. « Or, ſi tu en auois taſté

eſprouué la faueur du roy; mais de la liberté, quel gouſt elle a, combien elle eſt douce, tu n'en ſçais rien. Or, ſi tu en auois taſté, toymeſme nous conſeillerois de la defendre, non pas auec la lance & l'eſcu, mais auec les dens & les ongles. Le ſeul Spartain diſoit ce qu'il falloit dire, mais certes & l'vn & l'autre parloit comme il auoit eſté nourry; car il ne ſe pouuoit faire que le Perſan eut regret à la liberté, ne l'aiant iamais eue, ni que le Lacedemonien enduraſt la ſuietion, aiant gouſté de la franchiſe.

Caton l'Vtiquain, eſtant ancore enfant & ſous la verge, alloit & venoit ſouuent ches Sylla le dictateur, tant pource qu'à raiſon du lieu & maiſon dont il eſtoit, on ne lui refuſoit iamais la porte, qu'auſſi ils eſtoient proches parens. Il auoit touſiours ſon maiſtre quand il y alloit, comme ont accouſtumé les enfans de bonne maiſon. Il ſ'apperceut que, dans l'hoſtel de Sylla, en ſa preſence ou par ſon commandement, on empriſonnoit les vns, on condamnoit les autres; l'vn eſtoit banni, l'autre eſtranglé; l'vn demandoit la confiſcation d'vn citoien, l'autre la teſte : en ſomme, tout y alloit non comme ches vn officier de ville, mais comme ches vn tiran de peuple, & c'eſtoit non pas vn parquet de iuſtice, mais vn ouuroir de tirannie. Si dit lors à ſon

VARIANTES

toy meſme, tu nous conſeillerois ».
29. « Le ſeul Spartiate ».
30. « mais certes l'vn & l'autre diſoient, comme ils auoient eſté nourris ».
32. « le Perſe ».
34. « gouſté la franchiſe ».
35. « l'Vtican ».
38. « on ne luy fermoit iamais les portes ».
40. « comme auoyent accouſtumé les enfans de bonne part ».
44. « le confiſque ».
46. « de la ville ».
47. « du peuple ».
48. « vne tauerne de tirannie ».

maiſtre ce ieune gars : Que ne me donnes vous vn poignard ? Ie le cacherai ſous ma robe : ie entre ſouuent dans la chambre de Sylla auant qu'il ſoit leué, i'ay le bras aſſes fort pour en deſpeſcher la ville. Voilà certes vne parolle vraiement appartenante à Caton : c'eſtoit vn commencement de ce perſonnage, digne de ſa mort. Et neantmoins qu'on ne die ni ſon nom ni ſon pais, qu'on conte ſeulement le fait tel qu'il eſt, la choſe meſme parlera & iugera l'on, à belle auenture, qu'il eſtoit Romain & né dedans Romme, & lors qu'elle eſtoit libre. A quel propos tout ceci ? Non pas certes que i'eſtime que le pais ni le terroir y facent rien, car en toutes contrees, en tout air, eſt amere la ſuietion & plaiſant d'eſtre libre ; mais par ce que ie ſuis d'aduis qu'on ait pitié de ceux qui, en naiſſant, ſe ſont trouues le ioug au col, ou bien que on les excuſe, ou bien qu'on leur pardonne, ſi, n'aians veu ſeulement l'ombre de la liberté & n'en eſtant point auertis, ils ne ſ'apperçoiuent point du mal que ce leur eſt d'eſtre eſclaues. S'il y auoit quelque païs, comme dit Homere des Cimmeriens, où le ſoleil ſe monſtre autrement qu'à nous, & apres leur auoir eſclairé ſix mois continuels, il les laiſſe ſommeillans dans l'obſcurité ſans les venir reuoir de l'autre demie annee, ceux qui naiſtroient pendant ceſte longue nuit, ſ'ils

VARIANTES

1. « ce noble enfant dit à ſon maiſtre »
5. « Voyla vrayement vne parole appartenante à Caton ».
10. « dedans Rome, mais dans la vraye Rome, & lorſqu'elle eſtoit libre ».
13. « y parfacent rien ».
14. « eſt contraire la ſuietion ».
18. « n'ayans iamais veu ».
20. « S'il y a ».
24. « ſans les venir receuoir ».
26. « ſ'ils n'auoient oui parler ».
30. « ſinon apres le plaiſir, &

n'auoient pas oui parler de la clarté, ſ'esbaïroit on ſi, n'aians point veu de iours, ils ſ'accouſtumoient aus tenebres où ils ſont nez, ſans deſirer la lumiere? On ne plaint iamais ce que l'on n'a iamais eu, & le regret ne vient point ſinon qu'apres le plaiſir, & touſiours eſt, auec la congnoiſſance du mal, la ſouuenance de la ioie paſſee. La nature de l'homme eſt bien d'eſtre franc & de le vouloir eſtre, mais auſſi ſa nature eſt telle que naturellement il tient le pli que la nourriture lui donne.

Diſons donc ainſi, qu'à l'homme toutes choſes lui ſont comme naturelles, à quoy il ſe nourrit & accouſtume; mais cela ſeulement lui eſt naïf, à quoi ſa nature ſimple & non alteree l'appelle : ainſi la premiere raiſon de la ſeruitude volontaire, c'eſt la couſtume : comme des plus braues courtaus, qui au commencement mordent le frein & puis ſ'en iouent, & là où n'a gueres ruoient contre la ſelle, ils ſe parent maintenant dans les harnois & tous fiers ſe gorgiaſent ſoubs la barde. Ils diſent qu'ils ont eſté touſiours ſubiects, que leurs peres ont ainſi veſcu; ils penſent qu'ils ſont tenus d'endurer le mal & ſe ſont acroire par exemples, & fondent eus meſmes ſoubs la longueur du tems la poſſeſſion de ceux qui les tiranniſent; mais, pour vrai, les ans ne donnent iamais droit de mal faire, ains

VARIANTES

touſiours eſt auec la cognoiſſance du bien, le ſouuenir de la ioie paſſee ».

32. « Le naturel ».

37. « lui ſont naturelles ».

38. « mais ſeulement ce luy ».

42. « & puis apres ».

43. « ils ruoient ».

43. « ils ſe portent maintenant ».

47. « d'endurer le mors & ſe le ſont acroire par exemples; & fondent eus meſmes ſur la longueur la poſſeſſion de ceux qui les tyranniſent ».

agrandiſſent l'iniure. Touſiours ſ'en trouue il quelques vns, mieulx nes que les autres, qui ſentent le pois du ioug & ne ſe peuuent tenir de le ſecouer; qui ne ſ'appriuoiſent iamais de la ſubietion, & qui touſiours, comme Vliſſe, qui par mer & par terre cherchoit touſiours de voir de la fumee de ſa caſe, ne ſe peuuent tenir d'auiſer à leurs naturels priuileges & de ſe ſouuenir de leurs predeceſſeurs & de leur premier eſtre; ce ſont volontiers ceus là qui, aians l'entendement net & l'eſprit clairuoiant, ne ſe contentent pas, comme le gros populas, de regarder ce qui eſt deuant leurs pieds ſ'ils n'aduiſent & derriere & deuant & ne rememorent ancore les choſes paſſees pour iuger de celles du temps aduenir & pour meſurer les preſentes; ce ſont ceus qui, aians la teſte d'eus meſmes bien faite, l'ont ancore polie par l'eſtude & le ſçauoir. Ceus là, quand la liberté ſeroit entierement perdue & toute hors du monde, l'imaginent & la ſentent en leur eſprit, & ancore la ſauourent, & la ſeruitude ne leur eſt de gouſt, pour tant bien qu'on l'accouſtre.

Le grand Turc ſ'eſt bien auiſé de cela, que les liures & la doctrine donnent, plus que toute autre choſe, aus hommes le ſens & l'entendement de ſe reconnoiſtre & d'haïr la tirannie; i'entens qu'il n'a en ſes

VARIANTES

1. « Touſiours en demeure il ».

3. « & ne peuuent tenir de le crouller ».

5. « cerchoit de voir la fumee de ſa caſe ».

6. « ne ſe ſçauent garder d'aduiſer ».

8. « des predeceſſeurs ».

12. « & ne rameinent ancore ».

18. « l'imaginant & la ſentant en leur eſprit, & ancores la ſauourant, la ſeruitude ne leur eſt iamais de gouſt pour ſi bien qu'on l'accouſtre ».

23. « le ſens de ſe reconnoiſtre ».

terres gueres de gens ſçauans ni n'en demande. Or, communement, le bon zele & affection de ceux qui ont gardé maugré le temps la deuotion à la franchiſe, pour ſi grand nombre qu'il y en ait, demeure ſans effect pour ne ſ'entrecongnoiſtre point : la liberté leur eſt toute oſtee, ſous le tiran, de faire, de parler & quaſi de penſer; ils deuiennent tous ſinguliers en leurs fantaſies. Doncques Mome, le Dieu moqueur, ne ſe moqua pas trop quand il trouua cela à redire en l'homme que Vulcan auoit fait, dequoi il ne lui auoit mis vne petite feneſtre au cœur, afin que par là on peut voir ſes penſees. L'on voulſiſt bien dire que Brute, Caſſe & Caſque, lors qu'ils entreprindrent la deliurance de Romme, ou pluſtoſt de tout le monde, ne voulurent pas que Ciceron, ce grand zelateur du bien public ſ'il en fut iamais, fuſt de la partie, & eſtimerent ſon cœur trop foible pour vn fait ſi haut : ils ſe fioient bien de ſa volonté, mais ils ne ſ'aſſeuroient point de ſon courage. Et toutesfois, qui voudra diſcourir les faits du temps paſſé & les annales anciennes, il ſ'en trouuera peu ou point de ceus qui, voians leur païs mal mené & en mauuaiſes mains, aient entrepris d'vne intention bonne, entiere & non feinte, de le deliurer, qui n'en ſoient venus à bout, & que la liberté, pour

VARIANTES

25. « gueres de plus ſçauans qu'il n'en demande ».

28. « en demeure ſans effect ».

30. « de faire & de parler ».

31. « ils demeurent tous ſinguliers ».

32. « Et pourtant Momus ne ſe mocqua pas trop ».

36. « L'on a voulu dire ».

37. « & Caſſe, lors qu'ils firent l'entrepriſe de la deliurance ».

39. « ne voulurent point que Ciceron ».

46. « ayant entrepris d'vne bonne intention de le deliurer, qu'ils n'en ſoient venus à bout ».

ſe faire paroiſtre, ne ſe ſoit elle meſme fait eſpaule. Harmode, Ariſtogiton, Thraſybule, Brute le vieus, Valere & Dion, comme ils l'ont vertueuſement penſé, l'executerent heureuſement : en tel cas, quaſi iamais à bon vouloir ne defaut la fortune. Brute le ieune & Caſſe oſterent bien heureuſement la ſeruitude, mais en ramenant la liberté ils moururent : non pas miſerablement (car quel blaſpheſme ſeroit ce de dire qu'il y ait eu rien de miſerable en ces gens là, ni en leur mort ni en leur vie ?), mais certes au grand dommage, perpetuel malheur & entiere ruine de la republicque, laquelle fut, comme il ſemble, enterree auec eus. Les autres entrepriſes qui ont eſté faites depuis contre les empereurs romains n'eſtoient que coniurations de gens ambitieus, leſquels ne ſont pas à plaindre des inconueniens qui leur en ſont aduenus, eſtant bel à voir qu'ils deſiroient, non pas oſter, mais remuer la couronne, pretendans chaſſer le tiran & retenir la tirannie. A ceux cy ie ne voudrois pas moymeſme qu'il leur en fut bien ſuccedé, & ſuis content qu'ils aient monſtré, par leur exemple, qu'il ne faut pas abuſer du ſaint nom de liberté pour faire mauuaiſe entrepriſe.

Mais pour reuenir à notre propos, duquel ie m'eſtois

VARIANTES

1. « apparoiſtre ».
3. « comme ils ont ».
8. « quel blaſme ſeroit-ce ».
9. « rien eu de miſerable ».
12. « laquelle certes fut, comme il me ſemble ».
13. « contre les autres empereurs ».
14. « que des coniurations ».
16. « qui leur ſont ».
17. « non pas d'oſter, mais de ruiner la couronne ».
19. « A ceux là ie ne voudroy pas meſme ».
22. « abuſer du ſaint nom de la liberté ».

quaſi perdu, la premiere raiſon pourquoy les hommes ſeruent volontiers eſt pource qu'ils naiſſent ſerfs & ſont nourris tels. De ceſte cy en vient vn'autre, qu'aiſement les gens deuiennent, ſoubs les tirans, laſches & effemines : dont ie ſçay merueilleuſement bon gré à Hyppocras, le grand pere de la medecine, qui ſ'en eſt pris garde, & l'a ainſi dit en l'vn de ſes liures qu'il inſtitue Des maladies. Ce perſonnage auoit certes en tout le cœur en bon lieu, & le monſtra bien lors que le Grand Roy le voulut attirer pres de lui à force d'offres & grands preſens, il luy reſpondit franchement qu'il feroit grand conſcience de ſe meſler de guerir les Barbares qui vouloient tuer les Grecs, & de bien ſeruir par ſon art à lui qui entreprenoit d'aſſeruir la Grece. La lettre qu'il lui enuoia ſe void ancore auiourd'hui parmi ſes autres œuures, & teſmoignera pour iamais de ſon bon cœur & de ſa noble nature. Or, eſt il doncques certein qu'auec la liberté ſe perd tout en vn coup la vaillance. Les gens ſubiects n'ont point d'allegreſſe au combat ni d'aſpreté : ils vont au danger quaſi comme attaches & tous engourdis, par maniere d'acquit, & ne ſentent point bouillir dans leur cœur l'ardeur de la franchiſe qui fait meſpriſer le peril & donne enuie d'achapter,

VARIANTES

24. « à mon propos, lequel i'auois quaſi perdu ».
26. « eſt ce qu'ils naiſſent ſerfs ».
30. « Hippocrates ».
32. « qu'il intitule ».
33. « auoit certes le cœur ».
34. « bien alors ».
35. « & luy reſpondit ».
38. « & de rien ſeruir ».
42. « Or, il eſt donc certain qu'auec la liberté tout à vn coup ſe perd la vaillance ».
45. « au danger comme attaches ».
46. « & par maniere d'acquit ».
47. « dans le cœur ».

par vne belle mort entre ſes compagnons, l'honneur & la gloire. Entre les gens libres, c'eſt à l'enui à qui mieulx mieux, chacun pour le bien commun, chacun pour ſoi, ils ſ'attendent d'auoir tous leur part au mal de la defaite ou au bien de la victoire; mais les gens aſſeruis, outre ce courage guerrier, ils perdent auſſi en toutes autres choſes la viuacité, & ont le cœur bas & mol & incapable de toutes choſes grandes. Les tirans connoiſſent bien cela, &, voians qu'ils prennent ce pli, pour les faire mieulx auachir, ancore ils aident ils.

Xenophon, hiſtorien graue & du premier rang entre les Grecs, a fait vn liure auquel il fait parler Simonide avec Hieron, tiran de Syracuſe, des miſeres du tiran. Ce liure eſt plein de bonnes & graues remonſtrances, & qui ont auſſi bonne grace, à mon aduis, qu'il eſt poſſible. Que pleuſt à Dieu que les tirans qui ont iamais eſté l'euſſent mis deuant les yeux & ſ'en fuſſent ſeruis de miroir! Ie ne puis pas croire qu'ils n'euſſent reconnu leurs verrues & eu quelque honte de leurs taches. En ce traité il conte la peine enquoy ſont les tirans, qui ſont contrains, faiſans mal à tous, ſe craindre de tous. Entre autres choſes, il dit cela, que les mauuais rois ſe ſeruent d'eſtrangers à la guerre & les ſouldoient, ne ſ'oſans fier de mettre à leurs gens, à qui ils ont fait tort, les armes en main. (Il y a bien eu de bons rois qui ont eu à leur ſoulde des

VARIANTES

1. « l'honneur de la gloire ».
4. « là où ils ſ'attendent d'auoir toute leur part ».
5. « les gens aſſuiettis ».
6. « ils perdent encore ».
8. « & ſont incapables ».
10. « encore leur y aident ils ».
12. « vn liuret ».
13. « le Roy de Syracuſe ».
16. « que tous les tirans ».

nations eſtrangeres, comme des François meſmes, & plus ancore d'autrefois qu'auiourd'huy, mais à vne autre intention, pour garder les leurs, n'eſtimant rien le dommage de l'argent pour eſpargner les hommes. C'eſt ce que diſoit Scipion, ce croi ie, le grand Afriquain, qu'il aimeroit mieux auoir ſauué vn citoien que defait cent ennemis.) Mais, certes, cela eſt bien aſſeuré, que le tiran ne penſe iamais que ſa puiſſance lui ſoit aſſeuree, ſinon quand il eſt venu à ce point qu'il n'a ſous lui homme qui vaille : donques à bon droit lui dira on cela, que Thraſon en Terence ſe vante auoir reproché au maiſtre des elephans :

Pour cela ſi braue vous eſtes
Que vous aues charge des beſtes.

Mais ceſte ruſe de tirans d'abeſtir leurs ſubiects ne ſe peut pas congnoiſtre plus clairement que par ce que Cyrus fit enuers les Lydiens, apres qu'il ſe fut emparé de Sardis, la maiſtreſſe ville de Lydie, & qu'il euſt pris à merci Creſus, ce tant riche roy, & l'eut amené quand & ſoy : on lui apporta nouuelles que les Sardains ſ'eſtoient reuoltes ; il les eut bien toſt reduit ſous ſa main ; mais, ne voulant pas ni mettre à ſac vne tant belle ville, ni eſtre touſiours en peine d'y tenir vne armee pour la garder, il ſ'aduiſa d'vn grand expedient pour ſ'en aſſeurer : il y eſtablit des bor-

VARIANTES

25. « les armes en la main. Il y a eu ».
30. « rien de dommage ».
32. « la vie à vn citoyen ».
41. « des tyrans ».
44. « aux Lydiens ».
45. « Sardes ».
46. « & l'euſt amené captif ».
47. « les nouuelles ».
49. « pas mettre ».

deaus, des tauernes & ieux publics, & feit publier vne ordonnance que les habitans euſſent à en faire eſtat. Il ſe trouua ſi bien de ceſte garniſon que iamais depuis contre les Lydiens ne fallut tirer vn coup d'eſpee. Ces pauures & miſerables gens ſ'amuſerent à inuenter toutes ſortes de ieus, ſi bien que les Latins en ont tiré leur mot, & ce que nous appellons *paſſe-temps*, ils l'appellent Lvdi, comme ſ'ils vouloient dire Lydi. Tous les tirans n'ont pas ainſi declaré expres qu'ils voulſiſſent effeminer leurs gens; mais, pour vrai, ce que celui ordonna formelement & en effect, ſous main ils l'ont pourchaſſé la plus part. A la verité, c'eſt le naturel du menu populaire, duquel le nombre eſt touſiours plus grand dedans les villes, qu'il eſt ſoubçonneus à l'endroit de celui qui l'aime, & ſimple enuers celui qui le trompe. Ne penſes pas qu'il y ait nul oiſeau qui ſe prenne mieulx à la pipee, ni poiſſon aucun qui, pour la friandiſe du ver, ſ'accroche plus toſt dans le haim que tous les peuples ſ'alefchent viſtement à la ſeruitude, par la moindre plume qu'on leur paſſe, comme l'on dit, deuant la bouche; & c'eſt choſe merueilleuſe qu'ils ſe laiſſent aller ainſi toſt, mais ſeulement qu'on les chatouille. Les theatres, les ieus, les farces, les ſpectacles, les gladiateurs, les beſtes eſtranges, les medailles, les

VARIANTES

2. « ceſte ordonnance ».
3. « qu'il ne lui fallut iamais depuis tirer vn coup d'epee contre les Lydiens ».
5. « Ces pauures gens miſerables ».
6. « les Latins ont ».
8. « Ludi, comme ſ'ils vouloient dire Lydi ».
10. « ſi expres ».
10. « leurs hommes ».
11. « celui là ».
14. « dans les villes. Il eſt ſouſpeçonneux ».

tableaus & autres telles drogueries, c'eſtoient aus peuples anciens les apaſts de la ſeruitude, le pris de leur liberté, les outils de la tirannie. Ce moien, ceſte pratique, ces allechemens auoient les anciens tirans, pour endormir leurs ſubiects ſous le ioug. Ainſi les peuples, aſſotis, trouuans beaus ces paſſetemps, amuſes d'vn vain plaiſir, qui leur paſſoit deuant les yeulx, ſ'accouſtumoient à ſeruir auſſi niaiſement, mais plus mal, que les petits enfans qui, pour voir les luiſans images des liures enlumines, aprenent à lire. Les rommains tirans ſ'aduiſerent ancore d'vn autre point : de feſtoier ſouuent les dizaines publiques, abuſant ceſte canaille comme il falloit, qui ſe laiſſe aller, plus qu'à toute autre choſe, au plaiſir de la bouche : le plus auiſé & entendu d'entr'eus n'euſt pas quitté ſon eſculee de ſoupe pour recouurer la liberté de la republique de Platon. Les tirans faiſoient largeſſe d'vn quart de blé, d'vn ſeſtier de vin & d'vn ſeſterce ; & lors c'eſtoit pitié d'ouïr crier VIVE LE ROI ! Les lourdaus ne ſ'auiſoient pas qu'ils ne faiſoient que recouurer vne partie du leur, & que cela meſmes qu'ils recouuroient, le tiran ne le leur euſt peu donner, ſi deuant il ne l'auoit oſté à eus meſmes. Tel euſt amaſſé auiourd'hui le ſeſterce, & ſe fut gorgé au feſtin public, beniſſant Tibere & Neron & leur belle

VARIANTES

18. « pour la friandiſe ſ'accroche ».
20. « pour la moindre plume ».
26. « eſtoient ».
30. « leurs anciens ſubiects ».
35. « de liures illuminez ».
39. « toute choſe ».
40. « le plus entendu de tous ».
41. « eſcuelle ».
45. « n'aduiſoient point ».
47. « ne leur ».
49. « & tel ſe fuſt gorgé ».
50. « en beniſſant ».
50. « de leur belle liberalité ».

liberalité qui, le lendemain, eſtant contraint d'abandonner ſes biens à leur auarice, ſes enfans à la luxure, ſon ſang meſmes à la cruauté de ces magnifiques empereurs, ne diſoit mot, non plus qu'vne pierre, ne ſe remuoit non plus qu'vne ſouche. Touſiours le populaire a eu cela : il eſt, au plaiſir qu'il ne peut honneſtement receuoir, tout ouuert & diſſolu, &, au tort & à la douleur qu'il ne peut honneſtement ſouffrir, inſenſible. Ie ne vois pas maintenant perſonne qui, oiant parler de Neron, ne tremble meſmes au ſurnom de ce vilain monſtre, de ceſte orde & ſale peſte du monde ; & toutesfois, de celui là, de ce boutefeu, de ce bourreau, de ceſte beſte ſauuage, on peut bien dire qu'apres ſa mort, auſſi vilaine que ſa vie, le noble peuple romain en receut tel deſplaiſir, ſe ſouuenant de ſes ieus & de ſes feſtins, qu'il fut ſur le point d'en porter le dueil ; ainſi l'a eſcrit Corneille Tacite, auteur bon & graue, & des plus certeins. Ce qu'on ne trouuera pas eſtrange, veu que ce peuple là meſmes auoit fait au parauant à la mort de Iules Cæſar, qui donna congé aus lois & à la liberté, auquel perſonnage il n'y eut, ce me ſemble, rien qui vaille, car ſon humanité meſmes, que l'on preſche tant, fut plus dommageable que la cruauté du plus ſauuage tiran qui fuſt onques,

VARIANTES

2. « à l'auarice ».
6. « le populas ».
11. « de ceſte orde & ſale beſte. On peut bien dire ».
16. « & feſtins ».
18. « & graue des plus, & certes croiable ».
19. « ſi l'on conſidere ce que ce peuple là meſmes auoit fait à la mort de Iules Cæſar ».
21. « auquel perſonnage ils n'y ont (ce me ſemble) trouué rien qui vaille que ſon humanité, laquelle quoiqu'on la preſchat tant, fut plus dommageable que la plus grande cruauté du plus ſauuage Tiran qui fuſt oncques ».

pource qu'à la verité ce fut ceſte ſienne venimeuſe douceur qui, enuers le peuple romain, ſucra la ſeruitude; mais, apres ſa mort, ce peuple là, qui auoit ancore en la bouche ſes bancquets & en l'eſprit la ſouuenance de ſes prodigalites, pour lui faire ſes honneurs & le mettre en cendre, amonceloit à l'enui les bancs de la place, & puis lui eſleua vne colonne, comme au Pere du peuple (ainſi le portoit le chapiteau), & lui fit plus d'honneur, tout mort qu'il eſtoit, qu'il n'en debuoit faire par droit à homme du monde, ſi ce n'eſtoit par auenture à ceus qui l'auoient tué. Ils n'oublierent pas auſſi cela, les empereurs romains, de prendre communement le tiltre de tribun du peuple, tant pource que ceſt office eſtoit tenu pour ſaint & ſacré qu'auſſi il eſtoit eſtabli pour la defenſe & protection du peuple, & ſous la faueur de l'eſtat. Par ce moien, ils ſ'aſſeuroient que le peuple ſe fieroit plus d'eus, comme ſ'il deuoit en ouir le nom, & non pas ſentir les effects au contraire. Auiourd'hui ne font pas beaucoup mieux ceus qui ne font gueres mal aucun, meſmes de conſequence, qu'ils ne facent paſſer deuant quelque ioly propos du bien public & ſoulagement commun : car tu ſçais bien, ô Longa, le formulaire, duquel en quelques endroits ils pourroient vſer aſſez

VARIANTES

25. « ceſte venimeuſe ».
28. « à la bouche ».
31. « puis eſleua ».
32. « ainſi portoit ».
34. « faire à homme ».
35. « ſi ce n'eſtoit poſſible à ceus qui l'auoient tué ».
41. « ce peuple ».
42. « comme ſ'ils deuoient encourir le nom & non pas ſentir les effects. Au contraire, auiourd'huy ne font pas beaucoup mieux ceux qui ne font mal aucun ».
46. « bien commun & ſoulagement public ».
47. « car vous ſauez bien ».

ſinement; mais à la plus part, certes, il n'y peut auoir de fineſſe là où il y a tant d'impudence. Les rois d'Aſſyrie, & ancore apres eus ceus de Mede, ne ſe preſentoient en public que le plus tard qu'ils pouuoient, pour mettre en doute ce populas ſ'ils eſtoient en quelque choſe plus qu'hommes, & laiſſer en ceſte reſuerie les gens qui ſont volontiers les imaginatifs aus choſes deſquelles ils ne peuuent iuger de veue. Ainſi tant de nations, qui furent aſſes long temps ſous ceſt empire Aſſyrien, auec ce miſtere ſ'accouſtumoient à ſeruir & ſeruoient plus volontiers, pour ne ſçauoir pas quel maiſtre ils auoient, ni à grand'peine ſ'ils en auoient, & craignoient tous, à credit, vn que perſonne iamais n'auoit veu. Les premiers rois d'Egipte ne ſe monſtroient gueres, qu'ils ne portaſſent tantoſt vn chat, tantoſt vne branche, tantoſt du feu ſur la teſte, & ſe maſquoient ainſi & faiſoient les baſteleurs; &, en ce faiſant, par l'eſtrangeté de la choſe ils donnoient à leurs ſubiects quelque reuerence & admiration, où, aus gens qui n'euſſent eſté ou trop ſots ou trop aſſeruis, ils n'euſſent appreſté, ce m'eſt aduis, ſinon paſſetems & riſee. C'eſt pitié d'ouïr parler de combien de choſes les tirans du temps paſſé faiſoient leur profit pour fonder leur tirannie; de combien de petits moiens ils ſe ſeruoient, aians de tout tems trouué ce populas fait à leur poſte, auquel il ne ſçauoient ſi mal

VARIANTES

1. « en la plus part ».
2. « auoir aſſez de fineſſe ».
8. « de quoy ils ne peuuent ».
10. « ſ'accouſtumerent ».
11. « pour ne ſçauoir quel ».
13. « perſonne n'auoit ».
15. « qu'ils ne portaſſent tantoſt vne branche ».
25. « ils ſe ſeruoient grandement, ayans trouué ce populas ».

tendre filet qu'ils ne s'y vinsent prendre; lequel ils ont tousiours trompé à si bon marché qu'ils ne l'assuiettissoient iamais tant que lors qu'ils s'en moquoient le plus.

Que dirai ie d'vne autre belle bourde que les peuples anciens prindrent pour argent content? Ils creurent fermement que le gros doigt de Pyrrhe, roy des Epirotes, faisoit miracles & guerissoit les malades de la rate; ils enrichirent ancore mieus le conte, que ce doigt, apres qu'on eut bruslé tout le corps mort, s'estoit trouué entre les cendres, s'estant sauué, maugré le feu. Tousiours ainsi le peuple sot fait lui mesmes les mensonges, pour puis apres les croire. Prou de gens l'ont ainsi escrit, mais de façon qu'il est bel à voir qu'ils ont amassé cela des bruits de ville & du vain parler du populas. Vespasian, reuenant d'Assyrie & passant à Alexandrie pour aller à Romme s'emparer de l'empire, feit merueilles : il addressoit les boiteus, il rendoit clair-voians les aueugles, & tout plein d'autres belles choses ausquelles qui ne pouuoit voir la faute qu'il y auoit, il estoit à mon aduis plus aueugle que ceus qu'il guerissoit. Les tirans mesmes trouuoient bien estrange que les hommes peussent endurer vn homme leur faisant mal; ils vouloient fort se mettre la religion deuant pour gardecorps, &, s'il estoit possible, emprunter quelque eschantillon de la diuinité

VARIANTES

26. « ne sçauoient tendre ».
27. « duquel ils ont eu tousiours si bon marché de tromper ».
33. « doigt d'vn pied ».
38. « s'est fait luy mesme ».
43. « par Alexandrie ».
44. « redressoit les boiteus ».
49. « fort estrange ».
52. « empruntoient quelque eschantillon de diuinité ».

pour le maintien de leur meſchante vie. Donques Salmonee, ſi l'on croit à la ſibyle de Virgile en ſon enfer, pour ſ'eſtre ainſi moqué des gens & auoir voulu faire du Iuppiter, en rend maintenant conte, & elle le veit en l'arrier-enfer,

Souffrant cruels tourmens, pour vouloir imiter
Les tonnerres du ciel, & feus de Iuppiter.
Deſſus quatre courſiers celui alloit, branlant,
Haut monté, dans ſon poing vn grand flambeau brillant.
Par les peuples gregeois & dans le plein marché,
De la ville d'Elide haut il auoit marché
Et faiſant ſa brauade ainſi entreprenoit
Sur l'honneur qui, ſans plus, aus dieus appartenoit.
L'inſenſé, qui l'orage & foudre inimitable
Contrefaiſoit d'airain, & d'vn cours effroiable
De cheuaus cornepies le Pere tout puiſſant!
Lequel, bien toſt apres, ce grand mal puniſſant,
Lança, non vn flambeau, non pas vne lumiere
D'vne torche de cire, auecques ſa fumiere,
Et de ce rude coup d'vne horrible tempeſte,
Il le porta à bas, les pieds par deſſus teſte.

Si ceſtuy qui ne faiſoit que le ſot eſt à ceſte heure ſi bien traité là bas, ie croi que ceus qui ont abuſé de la religion, pour eſtre meſchans, ſ'y trouueront ancore à meilleures enſeignes.

Les noſtres ſemerent en France ie ne ſçai quoi de tel, des crapaus, des fleurdelis, l'ampoule & l'oriflamb.

VARIANTES

1. « pour le ſouſtien ».
2. « & ſon enfer ».
4. « où elle le veit ».
9. « *flambeau brulant* ».
11. Vers omis dans les *Memoires*.
12. *En faiſant ſa brauade, mais il entreprenoit.*
16. « *du Pere* ».
20. *Mais par le rude coup d'vne horrible tempeſte,*
Il le porta là bas, les pieds par deſſus teſte.
22. « Si celuy qui ».

Ce que de ma part, comment qu'il en ſoit, ie ne veus pas meſcroire, puis que nous ni nos anceſtres n'auons eu iuſques ici aucune occaſion de l'auoir meſcreu, aians touſiours eu des rois ſi bons en la paix & ſi vaillans en la guerre, qu'ancore qu'ils naiſſent rois, ſi ſemble il qu'ils ont eſté non pas faits comme les autres par la nature, mais choiſis par le Dieu tout puiſſant, auant que naiſtre, pour le gouuernement & la conſeruation de ce roiaume; & ancore, quand cela n'y feroit pas, ſi ne voudrois ie pas pour cela entrer en lice pour debattre la verité de nos hiſtoires, ni les eſplucher ſi priuement, pour ne tollir ce bel esbat, où ſe pourra fort eſcrimer notre poëſie françoiſe, maintenant non pas accouſtree, mais, comme il ſemble, faite tout à neuf par noſtre Ronſard, noſtre Baïf, noſtre du Bellay, qui en cela auancent bien tant noſtre langue, que i'oſe eſperer que bien toſt les Grecs ni les Latins n'auront gueres, pour ce regard, deuant nous, ſinon, poſſible, le droit d'aiſneſſe. Et certes ie ferois grand tort à noſtre rime, car i'vſe volontiers de ce mot, & il ne me deſplait point pour ce qu'ancore que pluſieurs l'euſſent rendu mechanique, toutesfois ie voy aſſes de gens qui ſont à meſmes pour la ranoblir & lui rendre ſon premier honneur; mais ie lui ferois, di-ie, grand tort de lui oſter maintenant ces beaus contes du roi Clouis, auſquels deſià ie voy, ce me ſemble, combien

VARIANTES

27. « l'Oriffan » (sic).
30. « eu aucune occaſion ».
31. « ayans touſiours des rois ».
35. « deuant que naiſtre ».
35. « & la garde de ce roiaume ».
37. « pas entrer ».
39. « ce bel eſtat ».
46. « poſſible que le droit ».
48. « ne me deſplait pour ce qu'ancore ».

plaiſamment, combien à ſon aiſe ſ'y eſgaiera la veine de noſtre Ronſard, en ſa Franciade. I'entens ſa portee, ie connois l'eſprit aigu, ie ſçay la grace de l'homme : il fera ſes beſoignes de l'oriflamb auſſi bien que les Romains de leurs ancilles

& des boucliers du ciel en bas iettes,

ce dit Virgile; il meſnagera noſtre ampoule auſſi bien que les Atheniens le panier d'Erictone; il fera parler de nos armes auſſi bien qu'eux de leur oliue qu'ils maintiennent eſtre ancore en la tour de Minerue. Certes ie ferois outrageus de vouloir dementir nos liures & de courir ainſi ſur les erres de nos poetes. Mais pour retourner d'où, ie ne ſçay comment, i'auois deſtourné le fil de mon propos, il n'a iamais eſté que les tirans, pour ſ'aſſeurer, ne ſe ſoient efforces d'accouſtumer le peuple enuers eus, non ſeulement à obeiſſance & ſeruitude, mais ancore à deuotion. Donques ce que i'ay dit iuſques icy, qui apprend les gens à ſeruir plus volontiers, ne ſert guere aus tirans que pour le menu & groſſier peuple.

Mais maintenant ie viens à vn point, lequel eſt à mon aduis le reſſort & le ſecret de la domination, le ſouſtien & fondement de la tirannie. Qui penſe que les halebardes, les gardes & l'aſſiette du guet garde les

VARIANTES

8. « leur panier d'Eriſicthone ».
8. « il ſe parlera de nos armes ancore dans la tour de Minerue ».
12. « terres de nos poetes ».
13. « pour reuenir ».
14. « n'a il iamais eſté ».
15. « n'ayent touſiours taſché d'accouſtumer ».
16. « non pas ſeulement ».
19. « ſeruir volontiers ».
21. « ie viens à mon aduis à vn poinct lequel eſt le ſecret &

tirans, à mon iugement ſe trompe fort; & ſ'en aident ils, comme ie croy, plus pour la formalité & eſpouuantail que pour fiance qu'ils y ayent. Les archers gardent d'entrer au palais les mal-habilles qui n'ont nul moyen, non pas les bien armes qui peuuent faire quelque entrepriſe. Certes, des empereurs romains il eſt aiſé à conter qu'il n'en y a pas eu tant qui aient eſchappé quelque dangier par le ſecours de leurs gardes, comme de ceus qui ont eſté tues par leurs archers meſmes. Ce ne ſont pas les bandes des gens à cheual, ce ne ſont pas les compaignies des gens de pied, ce ne ſont pas les armes qui defendent le tiran. On ne le croira pas du premier coup, mais certes il eſt vray : ce ſont touſiours quatre ou cinq qui maintiennent le tiran, quatre ou cinq qui lui tiennent tout le païs en ſeruage. Touſiours il a eſté que cinq ou ſix ont eu l'oreille du tiran, & ſ'y ſont approché d'eus meſmes, ou bien ont eſté appeles par lui, pour eſtre les complices de ſes cruautes, les compaignons de ſes plaiſirs, les macquereaus de ſes voluptes, & communs aus biens de ſes pilleries. Ces ſix addreſſent ſi bien leur chef, qu'il faut, pour la societé, qu'il ſoit meſchant, non pas ſeulement de ſes meſchancetes, mais ancore des leurs. Ces ſix ont ſix cent qui proufitent ſous eus, & font de leurs ſix cent ce que les ſix font

VARIANTES

le reſourd de la domination ».

25. « ils ſ'en aident ».

28. « dans les palais les mal habiles ».

32. « par le ſecours de leurs archers ».

33. « comme de ceus là qui ont eſté tuez par leurs gardes ».

37. « Mais on ne le croira pas du premier coup : toutesfois il eſt vray ».

40. « tout en ſeruage ».

au tiran. Ces ſix cent en tiennent ſous eus ſix mille, qu'ils ont eſleué en eſtat, auſquels ils font donner ou le gouuernement des prouinces, ou le maniement des deniers, afin qu'ils tiennent la main à leur auarice & cruauté & qu'ils l'executent quand il ſera temps, & facent tant de maus d'allieurs qu'ils ne puiſſent durer que ſoubs leur ombre, ni ſ'exempter que par leur moien des loix & de la peine. Grande eſt la ſuitte qui vient apres cela, & qui voudra ſ'amuſer à deuider ce filet, il verra que, non pas les ſix mille, mais les cent mille, mais les millions, par ceſte corde, ſe tiennent au tiran, ſ'aidant d'icelle comme, en Homere, Iuppiter qui ſe vante, ſ'il tire la cheſne, d'emmener vers ſoi tous les dieus. De là venoit la creue du Senat ſous Iules, l'eſtabliſſement de nouueaus eſtats, erection d'offices; non pas certes, à le bien prendre, reformation de la iuſtice, mais nouueaus ſouſtiens de la tirannie. En ſomme que l'on en vient là, par les faueurs ou ſoufaueurs, les guains ou reguains qu'on a auec les tirans, qu'il ſe trouue en fin quaſi autant de gens auſquels la tirannie ſemble eſtre profitable, comme de ceus à qui la liberté ſeroit aggreable. Tout ainſi que les medecins diſent qu'en noſtre corps, ſ'il y a quelque choſe de gaſté, deſlors qu'en autre endroit il ſ'y bouge rien, il ſe vient auſſi toſt rendre vers ceſte partie vereuſe : pareillement, deſlors qu'vn roi ſ'eſt

VARIANTES

1. « ſix cent tiennent ».
2. « ils ont fait ».
6. « tant de mal ».
15. « election d'offices ».
16. « à bien prendre ».
18. « en ſomme l'on ».
19. « les faueurs, les guains ».
20. « ſe trouue quaſi ».
23. « qu'à noſtre corps ».
30. « qui ſont taxez ».

declaré tiran, tout le mauuais, toute la lie du roiaume, ie ne dis pas vn tas de larronneaus & eſſorilles, qui ne peuuent gueres en vne republicque faire mal ne bien, mais ceus qui ſont taſches d'vne ardente ambition & d'vne notable auarice, ſ'amaſſent autour de lui & le ſouſtiennent pour auoir part au butin, & eſtre, ſous le grand tiran, tiranneaus eus meſmes. Ainſi font les grands voleurs & les fameus corſaires : les vns diſcourent le païs, les autres cheualent les voiageurs; les vns ſont en embuſche, les autres au guet; les autres maſſacrent, les autres deſpouillent, & ancore qu'il y ait entr'eus des preeminences, & que les vns ne ſoient que vallets, les autres chefs de l'aſſemblee, ſi n'en y a il à la fin pas vn qui ne ſe ſente ſinon du principal butin, au moins de la recerche. On dit bien que les pirates ciliciens ne ſ'aſſemblerent pas ſeulement en ſi grand nombre, qu'il falut enuoier contr'eus Pompee le grand; mais ancore tirerent à leur alliance pluſieurs belles villes & grandes cites aus haures deſquelles ils ſe mettoient en ſeureté, reuenans des courſes, & pour recompenſe leur bailloient quelque profit du recelement de leur pillage.

Ainſi le tiran aſſeruit les ſubiects les vns par le moien des autres, & eſt gardé par ceus deſquels, ſ'ils valoient rien, il ſe deuroit garder; &, comme on dit, pour fendre du bois il fait les coings du bois meſme.

VARIANTES

35. « deſcouurent le païs ».
36. « les vns maſſacrent ».
39. « les chefs ».
40. « ſe ſente du principal ».
42. « Siciliens ».
46. « en grande ſeureté ».
48. « de leurs pilleries ».
51. « mais, comme on dit, pour fendre le bois il ſe fait des coings du bois meſme ».

Voilà ſes archers, voilà ſes gardes, voilà ſes halebardiers; non pas qu'eus meſmes ne ſouffrent quelque fois de lui, mais ces perdus & abandonnes de Dieu & des hommes ſont contens d'endurer du mal pour en faire, non pas à celui qui leur en faict, mais à ceus qui endurent comme eus, & qui n'en peuuent mais. Toutesfois, voians ces gens là, qui nacquetent le tiran pour faire leurs beſongnes de ſa tirannie & de la ſeruitude du peuple, il me prend ſouuent esbahiſſement de leur meſchanceté, & quelque fois pitié de leur ſottiſe : car, à dire vrai, qu'eſt ce autre choſe de ſ'approcher du tiran que ſe tirer plus arriere de ſa liberté, & par maniere de dire ſerrer à deus mains & ambraſſer la ſeruitude? Qu'ils mettent vn petit à part leur ambition & qu'ils ſe deſchargent vn peu de leur auarice, & puis qu'ils ſe regardent eus meſmes & qu'ils ſe reconnoiſſent, & ils verront clairement que les villageois, les païſans, leſquels tant qu'ils peuuent ils foulent aus pieds, & en font pis que de forſats ou eſclaues, ils verront, dis ie, que ceus là, ainſi mal menes, ſont toutesfois, aus pris d'eus, fortunes & aucunement libres. Le laboureur & l'artiſan, pour tant qu'ils ſoient aſſeruis, en ſont quittes en faiſant ce qu'on leur dit; mais le tiran voit les autres qui ſont pres de lui, coquinans & mendians ſa faueur: il ne faut pas ſeulement qu'ils facent ce qu'il dit, mais

VARIANTES

2. « il n'eſt pas qu'eus meſmes ».
3. « ces abandonnes de Dieu ».
6. « qui en endurent ».
10. « quelque pitié de leur grande ſottiſe ».
12. « ſinon que de ſe tirer plus arriere de leur liberté ».
15. « leur ambition, qu'ils ».
16. « eus meſmes, qu'ils ».
19. « des forſats ».

qu'ils penſent ce qu'il veut, & ſouuent, pour lui ſatisfaire, qu'ils preuiennent ancore ſes penſees. Ce n'eſt pas tout à eus de lui obeïr, il faut ancore lui complaire; il faut qu'ils ſe rompent, qu'ils ſe tourmentent, qu'ils ſe tuent à trauailler en ſes affaires, & puis qu'ils ſe plaiſent de ſon plaiſir, qu'ils laiſſent leur gouſt pour le ſien, qu'ils forcent leur complexion, qu'ils deſpouillent leur naturel; il faut qu'ils ſe prennent garde à ſes parolles, à ſa vois, à ſes ſignes & à ſes yeulx; qu'ils n'aient ny œil, ny pied, ny main, que tout ne ſoit au guet pour eſpier ſes volontes & pour deſcouurir ſes penſees. Cela eſt ce viure heureuſement? cela ſ'appelle il viure? eſt il au monde rien moins ſupportable que cela, ie ne dis pas à vn homme de cœur, ie ne dis pas à vn bien né, mais ſeulement à vn qui ait le ſens commun, ou, ſans plus, la face d'homme? Quelle condition eſt plus miſerable que de viure ainſi, qu'on n'aie rien à ſoy, tenant d'autrui ſon aiſe, ſa liberté, ſon corps & ſa vie?

Mais ils veulent ſeruir pour auoir des biens: comme ſ'ils pouuoient rien gaigner qui fuſt à eus, puis qu'ils ne peuuent pas dire de ſoy qu'ils ſoient à eus meſmes; & comme ſi aucun pouuoit auoir rien de propre ſous vn tiran, ils veulent faire que les biens ſoient à eus, & ne ſe ſouuiennent pas que ce ſont eus qui lui donnent la force pour oſter tout à tous, & ne laiſſer

VARIANTES

34. « qu'ils prennent garde ».
35. « à ſes ſignes, à ſes yeulx ».
36. « ni yeulx, ni pieds, ni mains ».
40. « rien ſi inſupportable que cela? Ie ne di pas à vn homme bien nay, mais ſeulement à vn qui ait le ſens commun, ou ſans plus la face d'vn homme ».
46. « pour gaigner des biens ».
48. « dire d'eux ».

rien qu'on puiſſe dire eſtre à perſonne. Ils voient que rien ne rend les hommes ſubiets à ſa cruauté que les biens; qu'il n'y a aucun crime enuers lui digne de mort que le dequoy; qu'il n'aime que les richeſſes & ne defait que les riches, & ils ſe viennent preſenter, comme deuant le boucher, pour ſ'y offrir ainſi plains & refaits & lui en faire enuie. Ces fauoris ne ſe doiuent pas tant ſouuenir de ceus qui ont gaigné au tour des tirans beaucoup de biens, comme de ceus qui, aians quelque temps amaſſé, puis apres y ont perdu & les biens & les vies; il ne leur doit pas tant venir en l'eſprit combien d'autres y ont gaigné de richeſſes, mais combien peu ceus là les ont gardees. Qu'on diſcoure toutes les anciennes hiſtoires, qu'on regarde celles de noſtre ſouuenance, & on verra tout à plein combien eſt grand le nombre de ceus qui, aians gaigné par mauuais moiens l'oreille des princes, aians ou emploié leur mauuaiſtié ou abuſé de leur ſimpleſſe, à la fin par ceus-là meſmes ont eſté aneantis, & autant qu'ils y auoient trouué de facilité pour les eleuer, autant y ont ils congneu puis apres d'inconſtance pour les abattre. Certainement en ſi grand nombre de gens qui ſe ſont trouué iamais pres de tant de mauuais rois, il en a eſté peu, ou comme point, qui n'aient eſſaié quelque fois en eus meſmes la cruauté

VARIANTES

4. « les richeſſes, ne desfait ».
5. « qui ſe viennent preſenter ».
11. « & la vie ».
12. « pas venir ».
14. « Qu'on deſcouure ».
15. « toutes celles de noſtre ſouuenance ».
20. « & autant qu'ils auoient ».
21. « autant puis apres y ont ils trouué d'inconſtance pour les y conſeruer ».
22. « Certainement en ſi grand nombre de gens, qui ont eſté iamais pres des mauuais rois, il en eſt peu ».

du tiran qu'ils auoient deuant attiſee contre les autres: le plus ſouuent ſ'eſtant enrichis, ſous ombre de ſa faueur, des deſpouilles d'autrui, ils l'ont à la fin eus meſmes enrichi de leurs deſpouilles.

Les gens de bien meſmes, ſi quelque fois il ſ'en trouue quelqu'vn aimé du tiran, tant ſoient ils auant en ſa grace, tant reluiſe en eus la vertu & integrité, qui voire aus plus meſchans donne quelque reuerence de ſoi quand on la voit de pres, mais les gens de bien, di-ie, n'y ſçauroient durer, & faut qu'ils ſe ſentent du mal commun, & qu'à leurs deſpens ils eſprouuent la tirannie. Vn Seneque, vn Burre, vn Thraſee, ceſte terne de gens de bien, leſquels meſmes les deus leur male fortune approcha du tiran & leur mit en main le maniement de ſes affaires, tous deus eſtimes de lui, tous deus cheris, & ancore l'vn l'auoit nourri & auoit pour gages de ſon amitié la nourriture de ſon enfance; mais ces trois là ſont ſuffiſans teſmoins, par leur cruelle mort, combien il y a peu d'aſſeurance en la faueur d'vn mauuais maiſtre; &, à la verité, quelle amitié peut on eſperer de celui qui a bien le cœur ſi dur que d'haïr ſon roiaume, qui ne fait que lui obeïr, & lequel, pour ne ſe ſauoir pas ancore aimer, ſ'appauurit lui meſme & deſtruit ſon empire?

VARIANTES

28. « ils ont eus meſmes enrichi les autres de leur deſpouille ».

34. « mais les gens de bien meſmes ne ſauroient durer ».

38. « deſquels meſme les deux leur mauuaiſe fortune les approcha d'vn tyran ».

40. « tous deux eſtimez de lui & cheris ».

44. « combien il y a peu de fiance en la faueur des mauuais maiſtres ».

46. « eſperer en celui ».

47. « ſi dur de hayr ».

Or, ſi on veut dire que ceus là pour auoir bien veſcu ſont tombes en ces inconueniens, qu'on regarde hardiment autour de celui là meſme, & on verra que ceus qui vindrent en ſa grace & ſ'y maintindrent par mauuais moiens ne furent pas de plus longue duree. Qui a ouï parler d'amour ſi abandonnee, d'affection ſi opiniaſtre? qui a iamais leu d'homme ſi obſtinement acharné enuers femme que de celui là enuers Popee? or fut elle apres empoiſonnee par lui meſme. Agrippine ſa mere auoit tué ſon mari Claude pour lui faire place à l'empire; pour l'obliger, elle n'auoit iamais fait difficulté de rien faire ni de ſouffrir : donques ſon fils meſme, ſon nourriſſon, ſon empereur fait de ſa main, apres l'auoir ſouuent faillie, enfin lui oſta la vie; & n'y eut lors perſonne qui ne dit qu'elle auoit trop bien merité ceſte punition, ſi c'euſt eſté par les mains de tout autre que de celui à qui elle l'auoit baillee. Qui fut oncques plus aiſé à manier, plus ſimple, pour le dire mieus, plus vrai niais que Claude l'empereur? qui fut oncques plus coiffé de femme que lui de Meſſaline? Il la meit en fin entre les mains du bourreau. Là ſimpleſſe demeure touſiours aus tirans, ſ'ils en ont, à ne ſçauoir bien faire, mais ie ne ſçay comment à la fin, pour vſer de cruauté, meſmes enuers ceus qui leur ſont pres, ſi peu qu'ils ont d'eſprit, cela

VARIANTES

4. « & ſ'y maintindrent par meſchanceté ».

10. « pour lui faire place en l'empire ».

14. « ſouuent faillie, lui oſta la vie ».

15. « fort bien ».

16. « ſi c'euſt eſté par les mains de quelque autre que de celui qui la lui auoit baillee ».

19. « pour vrai niaiz ».

25. « ſi peu qu'ils aient d'eſprit ».

meſme ſ'eſueille. Aſſes commun eſt le beau mot de ceſt autre là qui, voiant la gorge de ſa femme deſcouuerte, laquelle il aimoit le plus, & ſans laquelle il ſembloit qu'il n'euſt ſceu viure, il la careſſa de ceſte belle parolle : Ce beau col ſera tantoſt coupé, ſi ie le commande. Voilà pourquoi la plus part des tirans anciens eſtoient communement tues par leurs plus fauoris, qui, aians congneu la nature de la tirannie, ne ſe pouuoient tant aſſeurer de la volonté du tiran comme ils ſe deffioient de ſa puiſſance. Ainſi fut tué Domitian par Eſtienne, Commode par vne de ſes amies meſmes, Antonin par Macrin, & de meſme quaſi tous les autres.

C'eſt cela que certainement le tiran n'eſt iamais aimé ni n'aime. L'amitié, c'eſt vn nom ſacré, c'eſt vne choſe ſainte; elle ne ſe met iamais qu'entre gens de bien, & ne ſe prend que par vne mutuelle eſtime; elle ſ'entretient non tant par bienfaits que par la bonne vie. Ce qui rend vn ami aſſeuré de l'autre, c'eſt la connoiſſance qu'il a de ſon integrité : les reſpondens qu'il en a, c'eſt ſon bon naturel, la foi & la conſtance. Il n'i peut auoir d'amitié là où eſt la cruauté, là où eſt la delloiauté, là où eſt l'iniuſtice; & entre les meſchans, quand ils ſ'aſſemblent, c'eſt vn complot, non pas vne compaignie; ils ne ſ'entr'aiment pas,

VARIANTES

26. « le beau mot de ceſtuy là, qui voiant la gorge deſcouuerte de ſa femme, qu'il aimoit le plus ».

32. « par leurs fauorits ».

37. « Marin ».

42. « de bien, ne ſe prend ».

43. « par vn bienfait ».

48. « l'iniuſtice; entre les meſchans ».

50. « non pas compaignie; ils ne ſ'entretiennent pas, mais ils ſ'entrecraignent ».

mais ils s'entrecraignent; ils ne sont pas amis, mais ils sont complices.

Or, quand bien cela n'empescheroit point, ancore seroit il mal aisé de trouuer en vn tiran vn' amour asseuree, par ce qu'estant au dessus de tous, & n'aiant point de compaignon, il est desià au delà des bornes de l'amitié, qui a son vrai gibier en l'equalité, qui ne veut iamais clocher, ains est tousiours egale. Voilà pourquoi il y a bien entre les voleurs (ce dit on) quelque foi au partage du butin, pource qu'ils sont pairs & compaignons, & s'ils ne s'entr'aiment, au moins ils s'entrecraignent & ne veulent pas, en se desunissant, rendre leur force moindre; mais du tiran, ceus qui sont ses fauoris n'en peuuent auoir iamais aucune asseurance, de tant qu'il a appris d'eus mesmes qu'il peut tout, & qu'il n'y a droit ni deuoir aucun qui l'oblige; faisant son estat de conter sa volonté pour raison, & n'auoir compaignon aucun, mais d'estre de tous maistre. Doncques n'est ce pas grand' pitié que, voiant tant d'exemples apparens, voiant le dangier si present, personne ne se vueille faire sage aus despens d'autrui, & que, de tant de gens s'approchans si volontiers des tirans, qu'il n'i ait pas vn qui ait l'auisement & la hardiesse de leur dire ce que dit, comme porte le conte, le renard au lyon qui faisoit le malade : Ie

VARIANTES

7. « qui a son gibier en l'equité ».
9. « il y a bien (ce dit on) entre les volleurs ».
11. « & que s'ils ne s'entr'aiment ».
12. « en se desunissant, rendre la force moindre ».
14. « ceux qui sont les fauorits ne peuuent iamais auoir ».
16. « ny droit ny deuoir ».
22. « & que tant de gens s'approchent si volontiers des tirans, qu'il n'i ait pas vn qui ait l'aduisement ».

t'irois volontiers voir en ta taſniere; mais ie voi aſſes de traces de beſtes qui vont en auant vers toi, mais qui reuiennent en arriere ie n'en vois pas vne.

Ces miſerables voient reluire les treſors du tiran & regardent tous esbahis les raions de ſa braueté; &, alleches de ceſte clarté, ils ſ'approchent, & ne voient pas qu'ils ſe mettent dans la flamme qui ne peut faillir de les conſommer : ainſi le ſatyre indiſcret (comme diſent les fables anciennes), voiant eſclairer le feu trouué par Promethé, le trouua ſi beau qu'il l'alla baiſer & ſe bruſla; ainſi le papillon qui, eſperant iouïr de quelque plaiſir, ſe met dans le feu pource qu'il reluit; il eſprouue l'autre vertu, celle qui bruſle, ce dit le poete toſcan. Mais ancore, mettons que ces mignons eſchappent les mains de celui qu'ils ſeruent, ils ne ſe ſauuent iamais du roi qui vient apres : ſ'il eſt bon, il faut rendre conte & reconnoiſtre au moins lors la raiſon ; ſ'il eſt mauuais & pareil à leur maiſtre, il ne ſera pas qu'il n'ait auſſi bien ſes fauoris, leſquels communement ne ſont pas contens d'auoir à leur tour la place des autres, ſ'ils n'ont ancore le plus ſouuent & les biens & les vies. Se peut il donc faire qu'il ſe trouue aucun qui, en ſi grand peril & auec ſi peu d'aſſeurance, vueille prendre ceſte malheureuſe place, de ſeruir en ſi grand'peine vn ſi dangereus maiſtre?

VARIANTES

26. « ie t'irois voir de bon cœur ».
30. « & regardent tous eſtonnez les rayons de ſa brauerie ».
33. « à les conſumer ».
34. « les fables, voiant ».
35. « par le ſage Promethé ».
36. « & ſe bruſler ».
38. « cela qui bruſle, ce dit le poete Lucan ».
42. « & recognoiſtre ».
47. « & la vie ».
48. « ſi grand peril, auec ſi peu ».

Quelle peine, quel martire eſt ce, vrai Dieu? eſtre nuit & iour apres pour ſonger de plaire à vn, & neantmoins ſe craindre de lui plus que d'homme du monde; auoir touſiours l'œil au guet, l'oreille aus eſcoutes, pour eſpier d'où viendra le coup, pour deſcouurir les embuſches, pour ſentir la mine de ſes compaignons, pour auiſer qui le trahit, rire à chacun & neantmoins ſe craindre de tous, n'auoir aucun ni ennemi ouuert ny ami aſſeuré; aiant touſiours le viſage riant & le cœur tranſi, ne pouuoir eſtre ioieus, & n'oſer eſtre triſte!

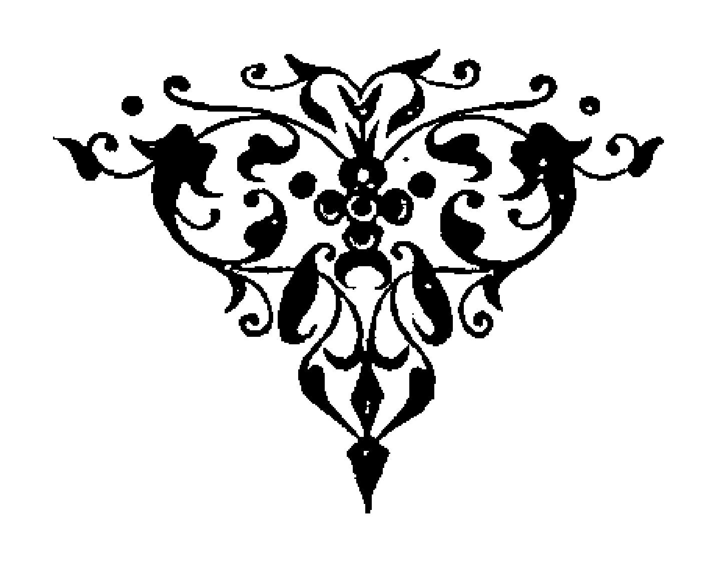
Mais c'eſt plaiſir de conſiderer qu'eſt ce qui leur reuient de ce grand tourment, & le bien qu'ils peuuent attendre de leur peine & de leur miſerable vie. Volontiers le peuple, du mal qu'il ſouffre, n'en accuſe point le tiran, mais ceus qui le gouuernent : ceus là, les peuples, les nations, tout le monde à l'enui, iuſques aux païſans, iuſques aus laboureurs, ils ſçauent leurs noms, ils dechifrent leurs vices, ils amaſſent ſur eus mille outrages, mille vilenies, mille maudiſſons; toutes leurs oraiſons, tous leurs veus ſont contre ceus là; tous leurs malheurs, toutes les peſtes, toutes leurs famines, ils les leur reprochent; & ſi quelque fois ils leur font par apparence quelque honneur, lors meſmes ils les maugreent en leur cœur, & les ont en horreur

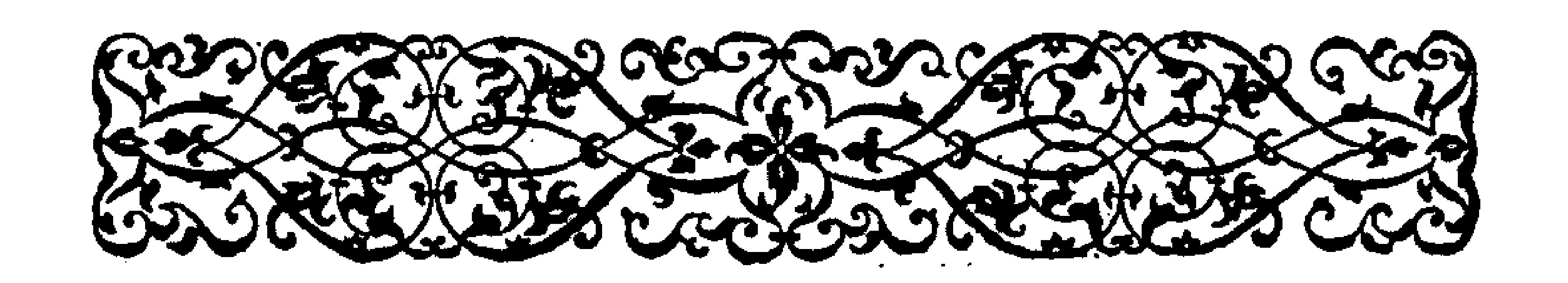
VARIANTES

2. « pour plaire ».
7. « rire à chacun, ſe craindre de tous ».
14. « & de ceſte miſerable vie ».
15. « n'en accuſe pas ».
22. « tous les malheurs ».
29. « ce ſemble, ſatisfaits ».
31. « apres la mort ».
39. « leuons les yeux vers le ciel, ou bien pour noſtre honneur, ou pour l'amour de la meſme vertu, à Dieu tout puiſſant, aſſeuré teſmoin de nos faits ».
46. « qu'il referue bien à bas ».

plus eſtrange que les beſtes ſauuages. Voilà la gloire, voilà l'honneur qu'ils reçoiuent de leur ſeruice enuers les gens, deſquels, quand chacun auroit vne piece de leur corps, ils ne feroient pas ancore, ce leur ſemble, aſſes ſatisfaits ni à demi ſaoules de leur peine; mais certes, ancore apres qu'ils ſont morts, ceus qui viennent apres ne ſont iamais ſi pareſſeus que le nom de ces mange-peuples ne ſoit noirci de l'encre de mille plumes, & leur reputation deſchiree dans mille liures, & les os meſmes, par maniere de dire, traines par la poſterité, les puniſſans, ancore apres leur mort, de leur meſchante vie.

Aprenons donc quelque fois, aprenons à bien faire: leuons les yeulx vers le ciel, ou pour noſtre honneur, ou pour l'amour meſmes de la vertu, ou certes, à parler à bon eſcient, pour l'amour & honneur de Dieu tout puiſſant, qui eſt aſſeuré teſmoin de nos faits & iuſte iuge de nos fautes. De ma part, ie penſe bien, & ne ſuis pas trompé, puis qu'il n'eſt rien ſi contraire à Dieu, tout liberal & debonnaire, que la tirannie, qu'il referue là bas à part pour les tirans & leurs complices quelque peine particuliere.





NOTES

DISCOURS DE LA SERVITUDE VOLONTAIRE

Page 1 : Dans l'*Avertissement au Lecteur* placé en tête de la *Mesnagerie*, Montaigne appelle cet opuscule de La Boétie : *Discours de la Servitude volontaire*. C'est le titre que La Boétie lui-même avait donné à son œuvre. Le témoignage en est confirmé dans les *Essais :* « C'est un discours auquel il donna nom : *De la Servitude volontaire;* mais ceus qui l'ont ignoré l'ont bien proprement depuis rebaptisé : *Le contre un* » (*Essais,* liv. I, ch. 28).

P. 1, ligne 2 :

Οὐκ ἀγαθὸν πολυκοιρανίη· εἷς κοίρανος ἔστω,
εἷς βασιλεύς. (*Iliade*, ch. II, v. 204-205.)

P. 1, l. 4 : *rien plus;* on lit dans les *Essais* «*rien trop*» (I, 16).

P. 1, l. 6 : *autant bien.* L'usage moderne n'admet plus qu'*aussi* devant un adjectif ou un adverbe. Mais on trouve dans Montaigne : «*autant volontiers que*» (III, 5); «*on escrit autant indistinctement qu'on parle*» (III, 13).

P. 1, l. 7 : Montaigne affectionne l'emploi de l'infinitif pris substantivement, comme en grec et en latin. On en trouve de fréquents exemples dans sa prose. Voy. Voizard, *Étude sur la langue de Montaigne,* p. 113.

P. 2, l. 6 : *possible,* peut-être. — Au XVIe siècle, *possible* était fréquemment pris adverbialement; on le rencontre dans Montaigne et de Brach. L'usage s'en est conservé jusqu'au siècle suivant; Molière et La Fontaine l'emploient volontiers, mais l'expression avait vieilli. Littré pense qu'elle mériterait d'être rajeunie.

P. 2, l. 12 : J.-J. Rousseau a dit (*Contrat social,* III, 6) : «Les meilleurs rois veulent pouvoir être méchants, s'il leur plaît, sans cesser d'être maîtres.» M. Dezeimeris a indiqué (*De la renaissance des lettres à Bordeaux,* p. 42) quels curieux rapprochements on peut faire entre la *Servitude volontaire* et le *Contrat social.*

P. 2, l. 16 : *pourmener* a ici le sens de *poursuivre.* Froissart : « tant fu chis assaus continués et *pourmenés* sans nul cés » (*Glossaire,* publié par Aug. Schéler).

P. 2, l. 17 : Sur cette question, Léon Feugère renvoie à Hérodote (III, 80-84), à Polybe (VI, 3) et à Plutarque *(Gouvernements comparés).*

P. 2, l. 20 : *si elle en y doit avoir;* nous intervertirions aujourd'hui la place de *en* et de *y*. Ce n'est pas l'habitude de Montaigne, qui met le plus souvent *en* devant *y* (Voizard, *Langue de Montaigne,* p. 140).

P. 3, l. 24 : *quant et*, avec. Fréquent dans Montaigne et dans De Brach.

P. 3, l. 29 : Nous dirions *qui n'a de puissance que celle*, etc. L'omission du pronom défini ou de la préposition *de*, qu'on emploie parfois à sa place, était fréquente (A. Benoist, *De la syntaxe française entre Palsgrave et Vaugelas*, p. 86). Les grammairiens n'avaient fixé les règles ni de l'emploi ni de l'omission, et la fantaisie des écrivains guidait leur conduite (*Ibid*, p. 89). Montaigne supprime, d'ordinaire, le pronom dans les phrases négatives (Voizard, *Langue de Montaigne*, p. 84 et 146).

P. 3, l. 35 : *de tant plus douloir et moins s'esbahir*. De Brach (*Poèmes*, 1576, in-4°, 56, v°) :

... car tant plus je le prie
Et moins je suis saisi de la furie.

P. 3, l. 38 : *aucunement*. Fréquent dans Montaigne : « Je me console aucunement » (*Essais*, I, 9).

P. 4, l. 2 : *temporiser*. Montaigne : « ... qu'il ne se peut excuser d'avoir fait alte et temporisé avec les forces qu'il commandoit » (*Essais*, I, 45).

P. 4, l. 18 : *par espreuve*. De Brach (éd. Dezeimeris, I, 65) :

Ie le sçai par espreuve, ayant cent et cent fois
Tenté de te ravir l'amour que ie te dois.

P. 4, l. 18 : L'apocope de l'*e* final du féminin de *grand*, dont on a rencontré un exemple, était alors d'un usage à peu près général. Voyez les autorités grammaticales citées à ce propos par M. Thurot (*De la prononciation française depuis le commencement du XVIe siècle d'après le témoignage des grammairiens*, t. I, p. 175). Comme la plupart de ses contemporains, Montaigne lui aussi écrit *grand'* au féminin (Voizard *Langue de Montaigne*, p. 87).

P. 4, l. 21 : *apprivoiser*. La Boétie emploie ce verbe fréquemment (notamment p. 30, l. 4). Il s'en sert aussi au figuré (p. 18, l. 17). Montaigne : « j'admire ceux qui sçavent s'apprivoiser au moindre de leur suite » (*Essais*, l. III, ch. 3). Sur *apprivoiser* pris ainsi au figuré, voy. une note de M. Tamizey de Larroque (*Lettres de J. Chapelain*, t. I, p. 439).

P. 5, l. 25 : *faillir*, manquer. Montaigne : « Voyant que les gens de cheval à trois ou quatre charges avoient failli d'enfoncer le bataillon des ennemis » (*Essais*, I, 48).

P. 5, l. 37 : *despendre*, dépenser, répandre. Montaigne n'a-t-il pas dit de lui-même : « A amasser cy n'y entends rien ; à despendre cy m'y entends un peu » (*Essais*, III, 9)?

P. 5, l. 39 : *hommeau*, petit homme. M. Littré ne cite que l'exemple de La Boétie et un exemple postérieur de La Fontaine :

Le bon hommeau des coups se consola.

Voyez ce que dit Henri Estienne, dans la *Précellence du langage françois* (éd. L. Feugère, p. 97) des diminutifs du mot *homme* : *hommet* et *hommelet*. Ambroise Paré a dit *hommet* (éd. Malgaigne, III, 693). Montaigne a employé *hommenet* (*Essais*, III, 5). M. Littré regrette, à bon droit, qu'*homme* n'ait gardé aucun de ces diminutifs.

P. 5, l. 39 : *femelin*, efféminé. Les exemples de ce mot, qui abondent antérieurement à La Boétie, ne se rencontrent plus après lui. Cela tient à

ce que, l'*e* ayant été substitué à l'*i* étymologique, celui-ci a de nouveau prévalu sous l'influence de l'érudition, depuis le XVIe siècle : *féminin* (Thurot, *De la prononciation française*, I, 231). Cependant, suivant M. Littré *(Supplément)*, l'adjectif *femelin* est encore employé au féminin, et désigne une race de bœufs de la Haute-Saône et du Doubs, remarquable par la délicatesse de ses formes. M. Alphonse Daudet a parlé « d'âmes d'hommes dans des corps femmelins » (*Trente ans de Paris*, p. 335).

P. 5, l. 43 : *tout empesché*, tout occupé. De Brach (éd. Dezeimeris), t. II, p. 109.

P. 5, l. 45 : *couards et recreus*. — *Couard :* Montaigne, l. I, ch. 2, 22, 25, etc. — *Recreu :* Montaigne, l. II, ch. 22, etc. De Brach (éd. Dezeimeris), t. II, p. 24.

P. 6, l. 2 et 4 : *pourra l'on... dira l'on...* M. Voizard a noté que la forme *l'on*, dont on a déjà rencontré un exemple ci-dessus et que La Boétie emploie volontiers, est plus usitée que *on*, dans les *Essais* (*Langue de Montaigne*, p. 93).

P. 6, l. 17 : *eschelle*, escalade. Montaigne a dit : « Au pied de la maison qu'ils vont escheller » (*Essais*, I, 56). De Brach parle (éd. Dezeimeris), t. II, p. 65 :

Des geants Titanins qui, trop audacieux,
Ozerent escheller la grand'voute des cieux.

P. 6, l. 18 : *conquester*, conquérir. « Il est vieux » *(Dict. de l'Académie*, 1re édition). Brantôme a dit *conquister*, par analogie avec l'espagnol *conquistar* (*Œuvres de Brantôme*, éd. Lalanne, t. X, p. 217).

P. 7, l. 29 : *guerdon*, récompense. Plusieurs étymologistes, et notamment tous les précédents éditeurs de La Boétie, font dériver *guerdon* du grec κέρδος, et le verbe *guerdonner* de κερδαίνειν. M. Dezeimeris a déjà démontré que c'était là une analogie purement fortuite. Le sens tout à fait différend des deux mots ne permet pas d'accepter cette dérivation, et s'il fallait absolument trouver à *guerdon* une étymologie grecque, on le ferait plutôt descendre de γέρας διδόναι, γέρας δοῦναι, guerdonner, donner récompense; italien, *guiderdone, guiderdonare*, anciennement *guidardonare* (*Œuvres poétiques de Pierre de Brach*, t. I, p. 194). Mais la racine de ce mot est assurément germanique : tudesque, *werd*, prix; allemand, *werth;* anglais, *worth*. « En donnant à *werd* une terminaison latine, on en fit *werdo, onis; guerdo, onis;* et notre mot *guerdon* dérive des cas obliques du mot latin. C'est ainsi que *pinck* donna *pinco, onis; fan, fano, onis; flasche, flasco, onis;* dont nous avons fait *pinçon, fanon, flacon* » (A. de Chevallet, *Origine et formation de la langue française*. Paris, 1853, 1re partie, t. I, p. 502).

P. 7, l. 30 : *entretenement*, entretien. De Brach, *Poèmes* (1576), f. 120, v°.

P. 7, l. 31 : *loyer*, récompense. De Brach, *Œuvres poétiques* (éd. Dezeimeris), II, p. 157.

P. 7, l. 39 : La forme *enhardie*, qui se trouve dans le manuscrit de Mesmes, est un barbarisme.

P. 7, l. 40 : *se rebousche*, s'émousse. Voy. une ingénieuse note de Boissonnade, citée dans les *Œuvres poétiques* de De Brach (éd. Dezeimeris, t. I, p. 139), et qui rappelle fort à propos cet exemple de Montaigne : « La considération et le respect d'une si notable vertu rebouscha premiè-

rement la pointe de sa cholere ». Aux exemples allégués, on peut en ajouter quelques autres pris dans Guillaume Bouchet (éd. C.-E. Roybet, t. VII, *Lexique*, v° *Reboucher*).

P. 8, l. 3 : *comme si c'eust esté l'aultr'hier, qui furent données en Grece*, etc. Je pense qu'il faut changer la ponctuation et restituer le texte de la manière suivante : « comme si c'eust esté l'aultr'hier *que* furent donnees, etc. » ; c'est à dire « qu'elles furent données ». Il y a ellipse du pronom, ce qui est dans les habitudes de La Boétie. L'éditeur des *Mémoires* avait bien compris le sens ; et il a ajouté le pronom, pour plus de clarté. (R. D.) *Cette note et celles qui seront suivies de ces initiales sont dues à M. R. Dezeimeris.*

P. 8, l. 19 : *mastine*, maltraite. Montaigne : « de se laisser mastiner contre l'honneur de son rang » (*Essais*, III, 3). Brantôme (éd. L. Lalanne), t. IX, p. 24.

P. 9, l. 22 : *estranges*, étrangers. Brantôme : « en païs estrange » (éd. L. Lalanne, t. I, p. 33). Très fréquent dans De Brach.

P. 9, l. 26 : *defaire*, qu'on a déjà rencontré (p. 8, l. 8), signifie tuer, détruire (italien, *disfare*). De Brach, *Œuvres poétiques*, t. II, p. 125 ; Brantôme (éd. L. Lalanne), t. II, p. 200.

P. 9, l. 36 : Pascal devait écrire plus tard : « La puissance des rois est fondée sur la raison et sur la folie du peuple, et bien plus sur la folie. La plus grande et importante chose du monde a pour fondement la foiblesse, et ce fondement est admirablement sûr ; car il n'y a rien de plus sûr que cela, que le peuple sera foible » (*Pensées*, éd. Havet, art. V, 7). Paul-Louis Courrier renchérit encore là-dessus, dans une boutade misanthropique : « D'où vient donc, écrit-il à un de ses amis, que, quelque part qu'on s'arrête, en Calabre ou ailleurs, tout le monde se met à faire la révérence et voilà une cour ? C'est instinct de nature : nous naissons valetaille. Les hommes sont vils et lâches ; insolents quelques-uns, par la bassesse de tous ; abhorrant la justice, le droit, l'égalité ; chacun veut être, non pas maître, mais esclave favorisé. S'il n'y avait que trois hommes au monde, ils s'organiseraient : l'un ferait la cour à l'autre, l'appellerait *Monseigneur*, et ces deux amis forceraient le troisième à travailler pour eux, car c'est là le point » (*Lettre du 25 juin 1806*, à M***, officier d'artillerie, à Cosenza).

P. 9, l. 38 : *combien que*, pour *bien que*. Fréquent dans les *Essais* : « Et combien qu'elles nous conduisent toutes d'un commun accord » (I, 19). Voyez aussi de nombreux exemples signalés dans De Brach, *Œuvres poétiques*, t. II, p. 7, 129, 150, 158.

P. 10, l. 16 : L'emploi de *consommer* pour *consumer* était fréquent. La Boétie en a usé à diverses reprises (p. 134, 194). On le rencontre dans Régnier (*Sat.* IV, 166) :

Mon temps en cent caquets sottement je consomme ;

et aussi dans De Brach (*Œuvres poétiques*, t. I, p. 119, 226 et 287). Voy. également les *Serées* de Guillaume Bouchet (éd. Roybet), t. IV, p. 69, et les *Œuvres complètes* de Melin de Sainct-Gelays (éd. P. Blanchemain), t. I, p. 184.

P. 11, l. 25 : Il importe d'indiquer ici le texte des *Mémoires de l'estat*

de France, qui aurait dû être reproduit en variante : « sinon que comme la racine, n'ayant plus d'humeur et aliment, devient une branche seiche et morte ».

P. 11, l. 37 : *en est à dire,* manque. Fréquente dans Montaigne et dans La Boétie (voy. Voizard, *Langue de Montaigne,* p. 221, et surtout Littré, *Dictionnaire,* v° *Dire*) ; employée également maintes fois par Brantôme (*Glossaire,* éd. L. Lalanne, t. X, p. 238) et par Bouchet (*Serées,* éd. Roybet, t. VI, *Glossaire,* p. 98), cette expression est encore en usage en Poitou, dans le Périgord et dans la Gascogne. Sur *être à dire* au sens de *manquer,* voy. un article de M. Boucherie (*Revue des langues romanes,* t. III, p. 71-77), que M. Littré résume dans son *Supplément.* D'après M. Boucherie, cette expression représente le bas-latin *habere* ou *esse diger, digere, dicere,* qui se trouve avec le même sens dès les textes mérovingiens. M. Boucherie pense que *dicere,* qui a eu le sens de plaider, a passé à celui de réclamer, et, comme on réclame ce qui manque, au sens de manquer.

P. 12, l. 4 : *acquest,* profit, gain. Montaigne a dit : « Le meilleur acquet qu'elle puisse faire, c'est l'affection des siens » (*Essais,* l. II, ch. 8).

P. 13, l. 37 : *saouler,* rassasier, assouvir. Montaigne a dit de même : « Les (choses) presentes ne nous saoulent point » (*Essais,* l. I, ch. 53).

P. 13, l. 40 : Montaigne a parlé lui aussi d'une « grande boucherie » d'ennemis (*Essais,* l. I, ch. 30). On retrouverait aisément, dans les *Essais,* les expressions les plus énergiques de cette éloquente apostrophe.

P. 14, l. 22 : *amour* était féminin à l'origine, comme tous les substantifs venus des masculins latins en *or, oris.* Au XVIe siècle, *amour* est employé indifféremment au masculin ou au féminin. Montaigne en use ainsi ; cependant il semble préférer le féminin.

P. 15, l. 34 : Sur cette question, Léon Feugère renvoie au *Ménon* de Platon.

P. 15, l. 42 : *ministre.* Brantôme, au contraire, a écrit *ministresse* (*Œuvres,* éd. L. Lalanne, t. V, p. 35).

P. 15, l. 44 : Le Dr Payen rappelle que Montaigne s'est souvenu de la pensée et de l'expression (*Essais,* l. II, ch. 12).

P. 15, l. 45 : Montaigne, qui s'est beaucoup servi des verbes ainsi formés de la préposition *entre* soudée à un verbe, a usé du verbe *s'entreconnoistre :* « Si la parole nous fault, nous ne nous tenons plus, nous ne nous entreconnaissons plus » (*Essais,* l. II, ch. 17). De Brach offre également une longue série de verbes formés de la sorte. Voy. *Œuvres poétiques,* Index, v° *Entre...*

P. 18, l. 2 : *combien elles tiennent cher,* combien elles estiment cher. Brantôme s'est servi de l'expression *tenir cher,* avec le même sens. Montaigne emploie lui aussi le verbe *tenir* avec un adjectif : « Je tiens moins hasardeux » (*Essais,* l. I, ch. 20).

P. 18, l. 10 : *n'y voyant plus d'ordre,* n'y voyant plus de moyen. Montaigne : « comme ce bon homme n'y veit plus d'ordre,... il se frappa de son espée » (*Essais,* l. II, ch. 3).

P. 18, l. 13 : La variante indiquée sous la ligne 17 s'applique à la ligne 13 et doit être complétée ainsi : « de demourer libre, comme il est nay, lui fait de l'esprit ».

P. 18, l. 14 : *adviser ;* nous disons encore : « *un fol advise bien un sage* »

(Henri Estienne, *Précellence du langage françois*, éd. L. Feugère, p. 212). Montaigne : « Tous les jours, la sotte contenance d'un autre m'advertit et m'advise » (*Essais*, l. III, ch. 8). Sur les différents sens du mot *adviser* et en particulier sur celui de *donner l'idée* qu'il a ici, voy. l'article *Aviser* du *Glossaire* de Froissart, par M. Aug. Schéler (Bruxelles, 1874, in-8°).

P. 18, l. 17 : Montaigne (*Essais*, l. III, ch. 9) a exprimé le désir de trouver un gendre « qui sçeut appaster commodément » ses vieux ans.

P. 18, l. 25 : Comme nous l'avons déjà fait remarquer, ces deux vers de La Boétie ne se trouvent dans aucune des poésies de lui qui nous sont parvenues.

P. 19, l. 27 : Compléter la variante 27 : « comme j'ay dit ailleurs autrefois, passant le temps ».

P. 19, l. 29 : Sur Guillaume de Lur de Longa, prédécesseur de La Boétie au Parlement de Bordeaux, voyez ce qui a été dit dans l'*Introduction*.

P. 19, l. 45 : *ils s'y portent*, ils s'y comportent. Brantôme (éd. L. Lalanne), t. II, p. 262.

P. 19, l. 49 : *faire estat de*, tenir compte. Brantôme : « Je dis à M. d'Estrozze soudain : « Il est mort, monsieur; n'en faites plus d'estat; allons-nous-en » (*Œuvres*, éd. L. Lalanne, t. VI, p. 70).

P. 20, l. 9 : *passer*, dépasser. De Brach, *Œuvres poétiques* (éd. R. Dezeimeris), t. II, p. 87 :

...Le premier mur passoit
De hauteur le second...

P. 20, l. 12 : *estreindre*, comprimer, étouffer. Brantôme : « En pensant estraindre une querelle, plusieurs s'en renaissent et en arrivent une infinité d'escandales » (t. VI, p. 389).

P. 20, l. 13 : *estranger de*, éloigner de. Employé assez fréquemment par La Boétie, et fort usité au XVIe siècle. Italien : *straniare*. Voy. notamment De Brach, *Œuvres poétiques* (éd. R. Dezeimeris), t. II, p. 242 ; Brantôme, *Œuvres* (éd. L. Lalanne), t. VII, p. 411 ; les *Serées* de Guillaume Bouchet (éd. Roybet), t. II, p. 34.

P. 20, l. 22 : Henri de Mesmes répond ainsi à ces remarques, dans l'essai de réfutation de La Boétie, qui se trouve à la suite du *Contr'un* : « S'ils sont esleus, prenons nous en à eulx ; s'ils sont de naissance, c'est la nature ; s'ils nous ont conquis, servons aux plus forts, c'est le droit des gens. Ainsi noz ancestres respondirent aux Romains. » Et il ajoute à la fin du paragraphe : « C'est par nécessité et pour maintenir les peuples. »

P. 22, l. 3 : *ne se donna garde*, ne prit garde. Brantôme, *Œuvres* (éd. L. Lalanne), t. IV, p. 253.

P. 22, l. 4 : *cette bonne pièce là*. Montaigne a appelé « les fols et les mechants... la pire pièce du monde » (*Essais*, éd. Didot, 1802, l. II, ch. 12, t. II, p. 153). Expression employée encore, mais familièrement.

P. 22, l. 12 : C'est le cas de rappeler ici le mot de Montesquieu, que nous avons déjà cité : « Je ne puis comprendre comment les princes croient si aisément qu'ils sont tout, et comment les peuples sont si prêts à croire qu'ils ne sont rien ».

P. 23, l. 26 : Cicéron a dit : « Fermè in naturam consuetudo vertitur » (*De inventione*, I, 2). Ce que nous traduisons par le vieux proverbe : *Nourriture passe nature*. Montaigne : « C'est une violente et traistresse

maistresse d'eschole que la coustume » (*Essais*, I, 22). Il faut voir ce chapitre de Montaigne consacré à la coutume, et où se retrouvent d'heureuses réminiscences de La Boétie.

P. 23, l. 29 : Appien, *Guerres de Mithridate*, éd de Henri Estienne, 1592, in-folio, p. 248; Pline, *Histoire naturelle*, XXIV, 2.

P. 23, l. 49 : *gel*, gelée. Italien, *gelo*. De Brach, *Œuvres poétiques* (éd. Dezeimeris), I, 172 et 178.

P. 24, l. 2 : C'est sans doute ce passage qui a donné lieu à Montaigne de croire que La Boétie « eust mieux aimé estre nay à Venise qu'à Sarlat » (*Essais*, l. I, ch. 27).

P. 24, l. 19 : Plutarque, *De l'éducation des enfants*, c. 2.

P. 25, l. 32 : *ramentevoir*, rappeler, remémorer. Montaigne : « Il alloit ramentevant à haute voix l'honorable cause de sa mort. » — Sur ces faits, voy. Hérodote, l. VI, ch. 48, 49, 94; l. VII, ch. 5, 8, 32 et surtout 133.

P. 25, l. 40 : Complétez la variante : « de ceux que Daire son père y auoit envoyez ».

P. 25, l. 41 : *spartain*. M. Voizard (*Langue de Montaigne*, p. 251) n'a trouvé que dans Montaigne l'adjectif *spartain*. « L'histoire spartaine » (*Essais*, l. II, ch. 32).

P. 27, l. 35 : Plutarque, au commencement de la *Vie de Caton d'Utique*.

P. 27, l. 48 : *Si dit lors*. Du latin *sic*. La conjonction *si* conserve maintes fois dans les *Essais* sa signification étymologique *ainsi* (Voizard, *Langue de Montaigne*, p. 139). Brantôme, *Œuvres* (éd. L. Lalanne), t. V, p. 148, et De Brach, *Œuvres poétiques* (éd. Dezeimeris), t. II, p. 213.

P. 28, l. 11 : Henri de Mesmes écrit dans son essai de réfutation : « Qu'apellons-nous Rome? une République? nous nous trompons. C'estoit une cage d'oiseaux de rapine, voleurs qui escumoient le monde; c'estoit une oligarchie, une tirannie d'une cité sur toute la terre habitable; je trouve le monde moins foulé d'Alexandre que d'eux. Ils chassèrent les tyrans de dessus eulx pour le devenir du reste de la terre, ils n'estoient pas Roys, mais ils bailloient des Rois à l'Asie, à l'Afrique, à l'Europe ».

P. 28, l. 12 : Variante : « que le pays et le terroir parfacent rien ».

P. 28, l. 16 : Variante : « le joug au col, et que, ou bien on les excuse ».

P. 29, l. 38 : *naïf*, natif. Montaigne : « la vraye et naifve vertu (*Essais*, l. II, ch. 27).

P. 29, l. 41 : C'est-à-dire : *comme celle des plus braves courtaus*. Rien n'était plus fréquent au XVIe siècle que cette tournure elliptique, qui donne de la rapidité à la phrase. La même construction était fréquente en grec (Voy. Matthiæ, *Grammaire grecque*, p. 890 et suiv. de la traduction française), et se retrouve aussi en italien (voy. notamment Dante, *Inferno*, II, 61). On en rencontre d'autres exemples dans La Boétie. Montaigne lui aussi a usé fréquemment de cette ellipse. De nombreux exemples pris dans les *Essais* ont été mentionnés par M. Dezeimeris dans une note des *Œuvres* de Melin de Sainct-Gelays (Bibliothèque elzévirienne, t. II, p. 200), et dans une remarque sur un vers de Despois qui complète les précédentes indications (*Poésies françaises, latines et grecques de Martin Despois*, p. 43).

P. 29, l. 41 : *brave* signifiait primitivement beau, pompeux, superbe. Il a conservé dans le patois périgourdin une partie de son sens primitif : on dit encore d'une jolie fille : *ey bravo*, elle est belle. Ce sens s'est également

maintenu dans le langage gascon. — *Courtaud*, cheval qui a le crin et les oreilles coupés, d'après Nicot, et, d'après Roquefort, cheval de course de moyenne taille.

P. 29, l. 44 : *se gorgiasent sous la barde*, se pavanent sous l'armure qui les recouvre. Suivant Nicot, le mot *gorgias* avait deux acceptions : substantif, c'était le nom d'une des plus riches parties de l'habillement des femmes; adjectif, il avait pris par extension le sens de *pimpant, paré, élégant*. Montaigne l'emploie avec cette dernière signification. Parlant de cette acception, Ménage dit : « La vieille langue avait *gorgias*, le XVIe siècle a fait le verbe *gorgiaser*, et l'a employé souvent ». Montaigne : « Pourvu qu'ils se gorgiasent en la nouvelleté, il ne leur chault de l'efficace » (*Essais*, l. III, ch. 5). — *Barde*, armure du cheval et aussi harnachement. Montaigne : « Si vous marchandez un cheval, vous lui ostez ses bardes, vous le voyez nud et à descouuert » (*Essais*, l. I, ch. 42).

P. 30, l. 1 : Montaigne : « elles (les femmes) agrandissent le regret du mary perdu par la souvenance des bonnes et agréables conditions qu'il avoit » (*Essais*, l. II, ch. 4).

P. 30, l. 6 : *case*, maison. Italien, *casa*, d'où également *casanier*.

P. 30, l. 15 : Le Dr Payen et L. Feugère ont rappelé que Montaigne voulait que le gouverneur d'un enfant de bonne maison « eust plustot la teste bien faite que bien pleine » (*Essais*, l. I, ch. 25).

P. 31, l. 31 : Le texte des *Mémoires de l'estat de France* me semble fournir la vraie leçon.

P. 31, l. 32 : J.-V. Le Clerc cite, à ce propos, Lucien (*Hermotime ou le choix des sectes*) et Erasme (sur le proverbe *Momo satisfacere*).

P. 31, l. 41 : Plutarque, *Vie de Cicéron*, c. 53.

P. 32, l. 20 : *qu'il leur en fut bien succédé*, qu'il leur en fut bien arrivé. Montaigne : « commence à experimenter comment te succèderont la doulceur et la clemence » (*Essais*, I, 23).

P. 33, l. 32 : Ainsi qu'on l'a remarqué, ce n'est pas dans le traité des *Maladies*, indiqué ici par La Boétie, mais dans le traité intitulé Περὶ ἀέρων, ὑδάτων καὶ τόπων. Voy. la traduction de M. Littré (t. II, p. 63). Le Dr Payen a reproduit, dans son édition de la *Servitude volontaire*, les passages d'Hippocrate allégués par La Boétie.

P. 33, l. 35 : Voy. dans les œuvres d'Hippocrate la lettre d'Artaxercès à Hystane, celle d'Hystane à Hippocrate et la réponse d'Hippocrate à celui-ci.

P. 33, l. 42 : *avec la liberté, se perd, tout en un coup, la vaillance*. C'est une allusion directe à ces deux vers devenus proverbiaux (Homère, *Odyssée*, XVII, 322) :

> Ἥμισυ γὰρ τ'ἀρετῆς ἀποαίνυται εὐρύοπα Ζεὺς
> ἀνέρος, εὖτ' ἄν μιν κατὰ δούλιον ἦμαρ ἕλῃσιν.

La Boétie, sans doute, a réuni à dessein ces quatre monosyllabes : « *tout en un coup* », pour rendre la valeur et l'effet des mots grecs : εὖτ' ἄν μιν. (R. D.)

P. 34, l. 2 : Ces belles paroles semblent un souvenir de Tyrtée, et en particulier de son premier chant :

> Τεθνάμεναι γὰρ καλὸν ἐπὶ προμάχοισι πεσόντα
> ἄνδρ' ἀγαθὸν, περὶ ᾗ πατρίδι μαρνάμενον, κ. τ. λ.

P. 34, l. 10 : *encore ils aident-ils*. Est-il besoin de faire remarquer combien la variante semble préférable et est plus correcte?

P. 34, l. 11 : Dans son traité intitulé Hiéron ou le Tyran, Ἱέρων ἢ Τυραννικός. Voy. Montaigne (*Essais*, I, 42), qui fait plusieurs emprunts à ce livre.

P. 34, l. 24 : Le manuscrit de De Mesmes porte « et les soldats », ce qui est une erreur de copiste. Nous avons suivi la leçon des *Mémoires*.

P. 34, l. 25 : Compléter la variante : « ausquels ils ont fait tort les armes en la main. Il y a eu de bons rois qui ont bien eu à leur solde ».

P. 35, l. 37 : Le manuscrit porte : « Thrason ou Térence ». Nous avons adopté dans le texte la leçon des imprimés.

P. 35, l. 40 :

Eone es ferox, quia habes imperium in belluas ?
(Térence. *Eunuque*, act. III, sc. I.)

P. 35, l. 44 : Voy. Hérodote, l. I, c. 86, 154, 155, 156 (L. F.).

P. 36, l. 8 : Le manuscrit portait *Lude* et *Lyde;* nous avons adopté la leçon des imprimés. — L'étymologie de *ludus*, mentionnée ici par La Boétie, est celle qui avait cours de son temps. Voy. l'art. *Ludus*, de l'*Etymologicum linguæ latinæ* (Amsterdam, 1652, in-folio) de Gérard Vossius, qui cite Tertullien et son livre *des Spectacles*.

P. 36, l. 19 : « *Haim*, dit Nicot, c'est un crochet de fil d'archal dont on prend les poissons à tout la ligne. Il s'appelle aussi hamesson » ; du latin *hamus*.

P. 37, l. 35 : *image* était indifféremment féminin ou masculin, plus communément masculin. Du Bartas (*Œuvres complètes*, Paris, 1611, *Semaine*, IIIe journée, p. 101), Bonaventure des Périers (*Cymbalum*, I), et d'autres l'emploient au masculin. Montaigne l'a fait du féminin (Voizard, *Langue de Montaigne*, p. 75).

P. 37, l. 41 : *esculée*, « une pleine écuelle » (Oudin). Rabelais et Froissart (cités dans Lacurne de Sainte-Palaye, *Dictionnaire historique*, v° *Esculée*).

P. 38, l. 8 : La négation a été rayée sur le manuscrit. Nous l'avons maintenue à l'exemple des imprimés.

P. 38, l. 11 : *ord*, sale, qui excite le dégoût. Montaigne, *Essais*, l. 1, ch. 56 (éd. Didot, 1802, t. I, p. 405).

P. 38, l. 15 : Tacite, *Histoires*, l. I, ch. 4.

P. 38, l. 22 : Lisez dans la variante : « rien qui valust que son humanité ».

P. 39, l. 30 : Suétone, *Vie de César*, §§ 84-88.

P. 40, l. 26 : *à leur poste*, à leur convenance. Italien, *a sua posta*. Montaigne, *Essais*, l. II, ch. 35 ; Brantôme (éd. Lalanne), t. V, p. 102 ; De Brach (éd. Dezeimeris), t. II, p. 130, etc.

P. 41, l. 32 : *prendre pour argent content*. Montaigne : « Je ne me persuade pas aysement qu'Epicurus, Platon et Pythagoras nous ayent donné pour argent contant leurs atomes, leurs idées et leurs nombres » (*Essais*, l. II, ch. 12).

P. 41, l. 35 : Plutarque, *Vie de Pyrrhus*, ch. 2.

P. 41, l. 42 : Variante : « et du vilain parler du populaire ».

P. 41, l. 43 : Suétone, *Vie de Vespasien*, ch. 7.

P. 42, l. 6 : On ne reconnaîtrait guère, sous la traduction de La Boétie,

les beaux vers de Virgile qu'il a voulu rendre (*Enéide*, ch. VI, v. 585 et suiv.) :

Vidi et crudeles dantem Salmonea pœnas,
Dum flammas Jovis et sonitus imitatur Olympi.
Quattuor hic invectus equis, et lampada quassans,
Per Graium populos mediæque per Elidis urbem,
Ibat ovans, divumque sibi poscebat honorem,
Demens! qui nimbos et non imitabile fulmen
Ære et cornipedum cursu simularat equorum.
At pater omnipotens densa inter nubila telum
Contorsit (non ille faces, nec fumea tædis
Lumina), præcipitemque immani turbine adegit.

En face de la traduction de La Boétie, le manuscrit de De Mesmes donne, en marge, la traduction du même passage par Joachim du Bellay (*Deux livres de l'Enéide de Virgile, le quatrieme et le sixieme, traduits en françois par I. Du Bellay*, Paris, Fédéric Morel, 1561, in-4°, f° 52 r°) :

I'ay veu aussy cruellement damnee
Au mesme lieu, l'ombre de Salmonee,
Qui contrefit, pour la foudre imiter,
Par vn flambeau le feu de Iuppiter.
Quatre coursiers son charriot traynoient,
Qui par la Grece en pompe le menoient :
Voire au milieu d'Elide la cité
Et se donnoit tiltre de deïté.
Outrecuidé, qui du Dieu souuerain,
En galopant dessus vn pont d'airain,
Contr'imitoit l'inimitable orage :
Mais Iuppiter par vn espes nuage
Darda son traict (non la vapeur fumeuse
Sortant du feu d'vne torche gommeuse)
Et accabla ce chef tant orgueilleux
D'vn tourbillon terrible et merveilleux.

P. 42, l. 16 : La leçon du manuscrit de De Mesmes est évidemment fautive. Comme dans les *Mémoires*, il faut lire : « *du Pere tout-puissant* ». Cela rétablit le sens, et répond au latin : *flammas Jovis.* (R. D.)

P. 43, l. 29 : *mescroire.* Le XVI[e] siècle employait aussi le verbe *descroire* (Henri Estienne, *Conformité du langage françois avec le grec*, éd. L. Feugère, p. 114). Montaigne : « Quand je me plains, ils me reprennent et mescroient » (*Essais*, l. I, c. 9). Montaigne a également employé le substantif *mescréance* (l. II, ch. 12) et l'adjectif *mescréable* (l. I, ch. 35), que M. Voizard n'a trouvé que dans les *Essais* (*Langue de Montaigne*, p. 250).

P. 43, l. 30 : Complétez la variante : « nous et nos ancêtres n'avons eu aucune occasion ».

P. 43, l. 39 : *si privement*, si intimement. Montaigne emploie l'adjectif *privé* dans le sens d'*intime*, familier (*Essais*, l. I, ch. 20). De Brach (éd. Dezeimeris), t. I, p. 75. — *Tollir*, enlever. Fréquent dans les *Essais.*

P. 43, l. 49 : *mechanique* (lat. *mechanicus*, artisan), c'est-à-dire chose de métier. Brantôme (éd. Lalanne), t. V, p. 383 ; Bouchet, *Serées* (éd. Roybet), t. III, p. 113. Ce sens s'est conservé jusqu'à Malherbe, qui s'en est servi dans sa traduction des *Epîtres* de Sénèque (épître XC).

P. 44, l. 2 : Les quatre premiers chants de la *Franciade*, — les seuls qui parurent, — furent publiés en 1572, quelques jours seulement après la Saint-Barthélemy. Mais Ronsard avait conçu le projet de ce poème épique plus de vingt ans auparavant. Il en avait longuement entretenu ses amis

et ses protecteurs. Le prologue de la *Franciade* fut lu devant Henri II par Lancelot de Carle, le jour des rois de 1550 ou 1551, si l'on en croit Olivier de Magny, qui assistait lui-même à cette audition (Jules Favre, *Olivier de Magny, étude biographique et littéraire*, p. 16 et 34).

P. 44, l. 6 : Virgile, *Enéide*, l. VIII, v. 664 :

Et lapsa ancilia cælo.

P. 44, l. 8 : La Boétie fait allusion aux Panathénées, instituées, dit-on, par Erichtonius, roi d'Athènes (1573-1556 av. J.-C.). On sait que, pendant ces fêtes, avaient lieu des processions de *canéphores*, c'est-à-dire de jeunes filles portant sur leur tête des corbeilles enguirlandées. Il y avait aussi des courses, dont le prix était une couronne de l'olivier sacré, offerte aux vainqueurs. — Sur *olive* pris pour *olivier*, voy. une page de Florimond de Raymond, dans l'*Anti-Christ* (1519, in-4°, f° 342), où l'on en trouve plusieurs exemples.

P. 44, l. 12 : *sur les erres*, sur les traces. D'après Henri Estienne, le mot *erres*, emprunté à la vénerie, s'applique aux « cerfs, chevreuls et daims, encore que quelques-uns aiment mieux les nommer (les traces) *fries* ou *pieds* » (*Précellence de langage françois*, éd. Feugère, p. 128).

P. 46, l. 12 : L. Feugère rappelle ici très justement l'*Iliade*, chant VIII, vers 19 et suivants.

P. 46, l. 25 : Voici le sens de ce passage. Les médecins disent que lorsque, dans notre corps, il y a quelque partie atteinte de maladie, tout dérangement *(s'il s'y bouge rien)* d'un autre point de l'organisme vient porter ses effets en aggravation sur le premier mal. (R. D.)

P. 46, l. 25 : *rien* a ici son sens primitif *(rem), une chose, quelque chose.* On le trouve assez fréquemment avec cette acception dans Montaigne (Voizard, *Langue de Montaigne*, p. 94).

P. 47, l. 28 : *essorillé*, qui a perdu ses oreilles. L'*essorillement* était une peine infamante appliquée aux voleurs, d'après les *Etablissements de Saint-Louis*. Pour ce motif, la perte des oreilles était regardée comme une note d'infamie et le nom d'*essorillés* désignait les gens malhonnêtes. Ils ne pouvaient faire partie du clergé ni de la magistrature. La Roche-Flavin, au livre sixième de ses *Treize livres des Parlements de France* (Bordeaux, in-folio, p. 356), leur consacre un chapitre et déclare que « les essorillés ne doivent estre receus à la magistrature, estant ce que la plus grande injure et le plus grand affront qu'on sçauroit faire à un homme, que de luy coupper ou arracher le nez ou les oreilles ». Aussi, lorsqu'on perdait l'oreille par accident ou maladie, on demandait au roi ou au juge de vouloir bien constater par lettres la cause fortuite de cette mutilation (Lacurne de Sainte-Palaye, *Glossaire*, v° *Essoreiller*).

P. 47, l. 30 : *tasché*, entâché. Brantôme (éd. L. Lalanne), t. I, 249.

P. 47, l. 35 : *chevaler*, poursuivre. Voy. le *Dictionnaire de l'ancienne langue française*, de F. Godefroy (t. II, v° *Chevaler*), qui cite la phrase de La Boétie, et d'autres exemples d'Amyot, de Larivey, de Pasquier.

P. 47, l. 41 : Plutarque, *Vie de Pompée*.

P. 48, l. 6 : *qui n'en peuvent mais* (lat. *magis*). Locution très fréquente au XVI[e] siècle et conservée jusqu'au XVII[e] (Molière, La Fontaine). Montaigne en use maintes fois (Voizard, *Langue de Montaigne*, p. 133).

P. 48, l. 7 : Au sens propre, le *naquet* était le garçon qui, au jeu de paume, servait les joueurs. Ce mot n'avait pas tardé à désigner le valet auquel on pouvait imposer impunément toutes sortes de besognes pénibles. Henri Estienne l'indique dans sa *Précellence du langage françois* (éd. L. Feugère, p. 141) : « De ce jeu (le jeu de paume) est pris aussi le mot *naquet,* en ceste façon de parler : *il pense faire de moy son naquet*. Et de ce nom *naquet* vient le verbe *naqueter,* duquel on use quand on dit : *vous me faites naqueter après vous.* » On disait aussi *naqueter quelqu'un*. Brantôme a employé cette expression à diverses reprises et de cette façon; voy. au *Lexique* dressé par M. Ludovic Lalanne (t. X de son éd.) les mots *nacquetter* (p. 311) et *aiguillette* (p. 177). Voici un exemple de *naquet,* pris dans son sens figuré, que je trouve dans le poète bordelais Martin Despois :

Ie t'ayme extremement, mais si tu pensois faire
Quelque naquet de moi,
Des liens de l'amour ie sçaurois me desfaire,
Et me passer de toi.

(*Poésies françaises, latines et grecques de Martin Despois,* publiées par R. Dezeimeris 1874, p. 44.)

P. 50, l. 4 : *le de quoy,* c'est-à-dire les biens. M. Feugère rappelle justement que le peuple dit encore, en parlant d'un homme aisé : *il a de quoi.* La Boétie s'est plusieurs fois servi de l'expression. Voyez notamment p. 71, l. 58; p. 73, l. 40 et 48.

P. 50, l. 18 : *mauvestié.* Montaigne a parlé de « la bonté ou mauvestié de l'âme » (*Essais,* l. III, ch. 51). Sainte-Beuve regrette la disparition de ce mot (*Poésie au XVIe siècle,* 2e édition, 1838, t. II, p. 21).

P. 51, l. 36 : Le manuscrit de Mesmes porte fautivement *desseins*. Le mot *despens* a été maintenu d'après les *Mémoires*.

P. 51. l, 38 : *terne,* réunion de trois personnes. La Boétie fait ce substantif féminin comme l'espagnol *terna*.

P. 52, l. 9 : Ou plus exactement, comme le fait remarquer L. Feugère, tuée d'un coup de pied. Voy. Suétone, *Vie de Néron,* c. 35 ; Tacite, *Annales,* l. XVI, c. 6.

P. 52, l. 17 : Il est évident que les *Mémoires de l'estat de France* donnent ici la vraie leçon. — Sur la mort d'Agrippine, voyez également la *Vie de Néron,* par Suétone, c. 34, et Tacite, *Annales,* l. XII, c. 67 ; l. XIV, c. 5, 8.

P. 52, l. 20 : *Etre coiffé de,* être infatué de quelqu'un ; ici, être amoureux. Allusion semblable à celle qui a donné naissance à l'expression triviale *avoir un béguin*. A côté de la phrase de La Boétie, M. Littré insère une citation intéressante de Charron (*Sagesse,* I, 38). Cette locution est encore en usage dans la Gironde au sens particulier où l'emploie La Boétie.

P. 53, l. 26 : Je n'hésiterais pas à restituer : « cela mesme l'esveille. » (R.D.)

P. 53, l. 27 : De Caligula, dont on trouve l'expression rapportée par Suétone (*Vie de Caligula,* c. 33).

P. 53, l. 36 : Suétone, *Vie de Domitien,* c. 17.

P. 53, l. 37 : Elle se nommait Marcia (Hérodien, l. I, c. 54).

P. 53, l. 37 : Voy. Hérodien, l. IV, c. 23 et 24.

P. 54, l. 7 : Montaigne a dit : « L'histoire, c'est mon gibier en matière

de livre » (*Essais*, l. I, c. 25). Voy. ce que dit Henri Estienne sur l'emploi métaphorique de *gibier* (*Précellence*, etc., éd. L. Feugère, p. 134).

P. 55, l. 28 : Plutarque, *de l'Utilité à tirer de ses ennemis*, c. 2.

P. 55, l. 39 : Pétrarque, sonnet 17 :

Ed altri, col desio folle che spera
Gioir forse nel foco perchè splende,
Provan l'altre virtu, quella ch'ncende.

P. 55, l. 43 : La leçon des imprimés a été adoptée de préférence à celle du manuscrit qui portait : « il faut rendre conte de reconnaître ».

P. 56, l. 20 : *maudisson*. Montaigne, *Essais*, l. II, ch. 29.

P. 57, l. 33 : *mange-peuples*, c'est la traduction littérale du fameux δημοβόρος d'Homère (*Iliade*, I, 341). Ronsard l'a traduit un peu autrement (éd. de 1623, p. 661):

C'est Childeric, indigne d'être roy,
Mange-sujet, tout rempli d'avarice.

— Dans ses *Lettres* (éd. Réveillé-Parise, II, 404), Guy-Patin a parlé « des partisans et autres mangeurs du peuple ». Et La Fontaine a dit plus poétiquement :

Il leur apprit à leurs dépens
Que l'on ne doit jamais avoir de confiance
En ceux qui sont mangeurs de gens.

(*Les Poissons et le Cormoran*, l. X, fable 4).

P. 57, l. 36 : La variante portée sous la ligne 31 s'applique ici.

P. 57, l. 45 : *Debonnaire*. La Boétie a maintes fois employé ce mot, comme Montaigne. M. Littré cite l'exemple suivant de J. Bruyant :

Soyés courtois et debonnaire
Comme un home estrait de bonne aire.

— Et il ajoute : « Quand J. Bruyant dit qu'un homme *debonnaire* est un homme issu *de bonne aire*, il donne l'étymologie et le sens du mot, qui, signifiant d'abord de bonne race, s'est particularisé dans celui de doux, bienveillant. » Voyez également un passage significatif de la *Précellence du langage françois*, d'Henri Estienne (p. 129, éd. Feugère).

LA MESNAGERIE DE XENOPHON

Page 59 : Nous avons reproduit le titre du petit recueil de 1571, et chacun des opuscules qui le composent a été réimprimé ici dans l'ordre de l'édition originale. Il nous suffira donc de donner la description bibliographique de celle-ci :

Petit in-8° de 131 ff. chiffrés. Signatures Aij-Rij.

F° 1, v°. Extrait du privilège.

F° 2. Lettre de Montaigne à M. de Lansac.

F° 3, v°. Avertissement au Lecteur.

F° 4. La Mesnagerie de Xenophon.

F° 71. Lettre de Montaigne à Monsieur de Mesmes.

F° 73. Les regles de mariage de Plutarque.